

MESSIRE BOURDEAU DE BOURDEILLE

(EMILE VILLEMOT)

LE PETIT

BRANTOME

DE POCHE

Illustrée par LOIR LUIGI



PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*.

—
1883

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

DU MÊME AUTEUR :

LES BÊTISES DU CŒUR, 1 vol. gr. in-18, 8 ^e édition	3 fr.
	50
LES FEMMES COMME IL EN FAUT, 1 vol. gr. in- 1 8,	3 fr.
12e édition.	50
NE VOUS MARIEZ PAS ! 1 vol. gr. in-18, 6e édition.	3 fr.
	50

SAINT-QUENTIN – IMPRIMERIE JULES MOUREAU ET FILS.



POURTRAICE DE MESSIRE BOURDEAU DE BOURDEILLE

MESSIRE BOURDEAU DE BOURDEILLE

(EMILE VILLEMOT)

LE PETIT

BRANTOME

DE POCHE

Illustre par LOIR LUIGI



PARIS

PAUL OLLENDORFF, EDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*.

1883

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

IL A ÉTÉ TIRÉ :

10 Exemplaires numérotés sur papier de Chine.

10 Exemplaires sur papier du Japon.

A

MON IOLYEUR COMPÈRE ET COMPAIGNON

ARMAND SILVESTRE

IE DÉDIE CETTUY HONNESTE ET PREUDE BOUQUIN

ÉMILE VILLE MOT

I^{er} Avril 1883.

LE PANIER DE VOLAILLE

N pays flamand, les juges sont de complexion intègre et de minutieuse conscience comme en cette douce France qui est ma bien chère patrie. Ains le prouve cette histoire toute fraîche que j'ai ouï conter d'un président qui se montra alerte d'esprit et sain de jugement, tel que vous l'allez voir.

Un vieux et non valide jardinier d'un couvent de dames religieuses des alentours, ayant conservé sur le tard un petit goût de vénerie et braconnage, avait occis, sans permis du bourgmestre, un jeune levraut, à l'affût du soir.

De quoi le garde champêtre avisé mena grand tapage et rédigea sur une feuille à l'effigie de Sa Majesté Léopold un gentil papier– verbal dûment paraphé, légalisé, et adorné de tous les sacrements, formules, et protocoles timbrés qui sont d'usage.



Pour les bonnes religieuses, amies de la paix du Seigneur et adonnées seulement aux œuvres pies, c'estoit un vilain procès, savez– vous ! d'autant que les fricoteurs de libre–pensée et mangeurs de non– nains sont aux aguets pour découvrir scandales dans les couvents, abricots sur des pruniers et pous dans la paille.

Après longue et meure délibération entre les nonnes assemblées, il fust décidé que sœur Martine, la mieux diseuse et la plus éloquente en toutes



manières de la communauté, iroit voir M. le président du ressort pour lui exposer en style humble et suppliant le cas processif du jardinier.

La dicte sœur fut dûment admonestée de sages recommandations et frottée de bons advis et encouragements, on l'en chargea avant son départ ainsi qu'une pleine besace de reliques ; puis, pour parachever la sollicitation du juge, on coula au bras de sœur Martine l'anse d'un très gros panier enflé et bourré de poules, poulets, canards, canetons, oies grasses, dindons à breloques rouges, et autres volatiles cohabitant les basses-cours.

Cettuy panier était pour amadouer Thémis et jeter bonnes et savoureuses victuailles dans le plateau de sa balance.

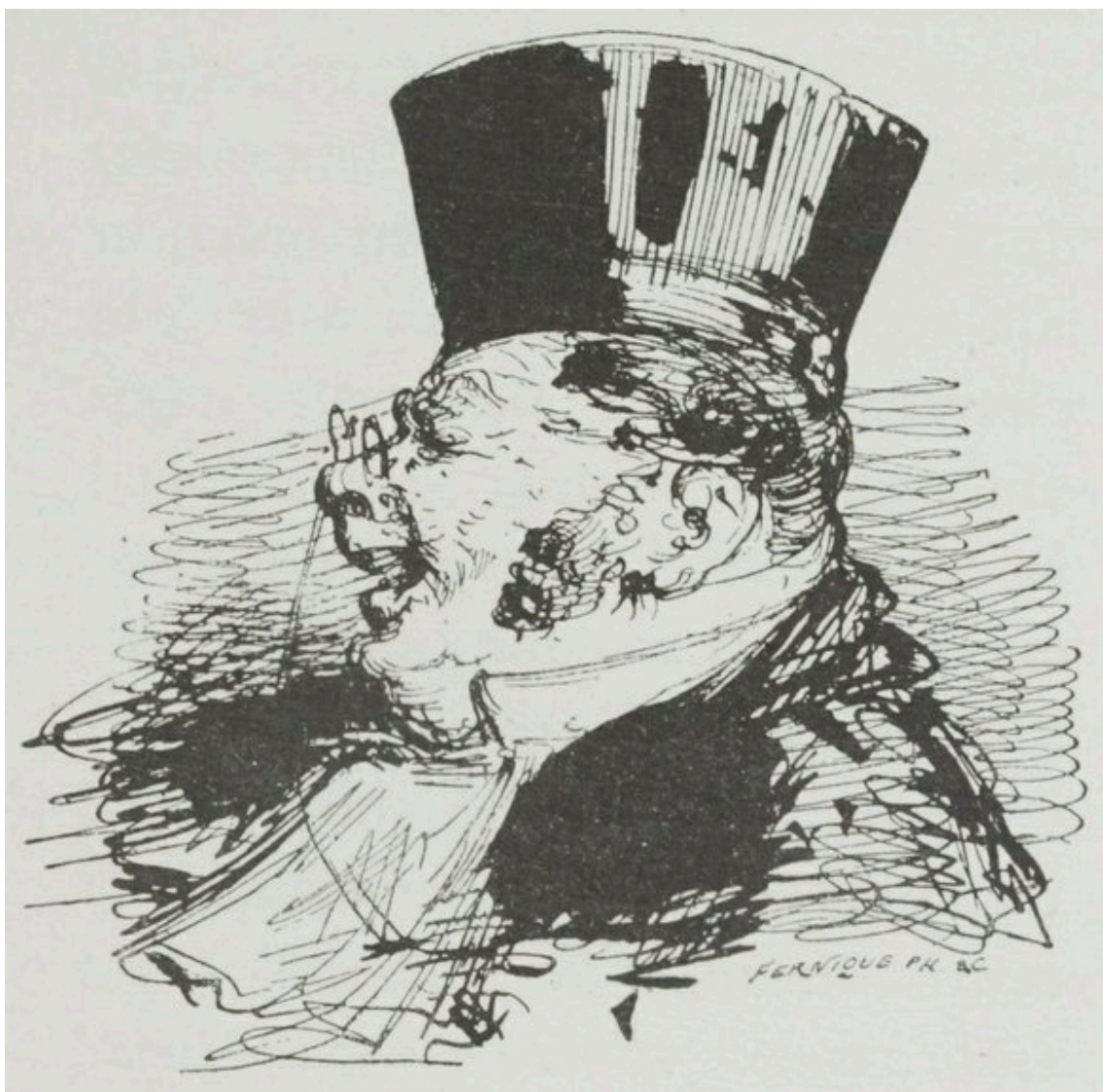
C'est la coutume des chicanous du pays flamand comme d'autres que je cognois bien, de vouloir graisser le museau du juge, pour adoucir, lénifier et huiler l'organe d'où les arrêts de justice doivent issyr (sortir). Aucuns envoient en avant-garde et comme dixme volontaire, qui des carpes, carpillons et truites saumonées ; qui des présents de déesse Pomone, poires fondantes, figues sucrées, pêches juteuses et délectables au gosier ; qui des venaisons de choix, lapins de garenne, langues d'ortolan, faisans dorés, bécasses faisandées à point et non vuydées ; qui enfin de la fine volaille, comme les bonnes sœurs que je viens de dire, – un chacun selon les fruits de son potager, jardin, volière ou étang.

Mais je reviens à mon dict.

Sœur Martine, alourdie de son panier comme baudet allant au marché de la ville prochaine, s'en vint congner au marteau du président, et ayant été reçue par lui congrûment, vous lui débagoula la cause du jardinier comme pas un avocat du palais – et je dis des mieux pendus de langues – ne scauroit faire ne dire.

Donc, le président ayant ouï la partie défenderesse, lui dit :

– Par ma fi, vous plaidez comme messire Allou, ma bonne sœur ; aussi, ayez fiance en moi, le jardinier en profictera.



– Alors, il gagnera le procès, et vous le quicterez des frais ? dit sœur Martine.

– Je ne dis point cela, mais il s’en trouvera bien ; allez en paix, ave, ma sœur.

Sur cette bonne assurance, la sœur salua, resalua, print la porte, oubliant comme de bien entendu son gros panier dans un coin de la chambre. « Hé, ma sœur, vous omettez votre panier ! dit le juge ! Reprenez-le : il sera bon pour vos commissions en ville. » Dans l’instant, on entendit dessous le couvercle d’osier un cliquetis d’ailes, un clapotement de plumes, un remueménage de becs, et des : *Coin ! coin ! coin !* et des *Coot ! coot ! cooott !* et des *Gl ou glouglou !* et des *Cocorico !!* à n’en pas finir.

Le président qui avait bon et subtil flair, éventa la mèche et reprocha bellement à sœur Martine de vouloir induire justice en tentation corruptrice et vénale. Puis il adjouta avec force instances : « Reprenez votre panier, ma sœur ! »

– Gardez–le pour l’amour de Dieu, reprit la nonne : gardez–le, personne onc n’en sçaura rien.

– Nenni, ma sœur, ne le garderai point ; car ma conscience, à défaut d’autres, le sçauroid toujours !

– Ce panier vous est bien dû ! Ne le reprendrai point, vous dis–je !...

– Ne sçavez–vous point, ma sœur, que justice vendue, c’est bel et beau péché mortel ?

– Ne dictes point cela, monsieur le président. Une menue, toute menuisette volaille, qu’est–ce que cela au regard de Dieu ? De façon aultre, je vous répète, personne onc n’en saura rien !...

Ung adepte du Permesse l’a dict et fort bien :

Désir de femme est un feu qui dévore,
Désir de nonne est cent fois pis encore.

Voyant ladicte Martine rétive à ses remontrances et têtue comme mule, le président lui soubrit avec grâce (de quoi elle augura favorablement pour le cadeau du panier) et la prenant galamment par son anse... je veux dire par son bras, la mena jusqu’au seuil de sa chambre à dormir, et, la porte ouverte, lui montra un gracieux reposoir avec courtines frangées, draperies bien blanches, et oreil– lers moëlleux écussonnés à son chiffre.



Lors, voyant le trouble et la rougeur de la benoîte plaideuse, le président lui dict :



– Qu'en dictez-vous, ma sœur ?...

Personne non plus n'en saura rien !

Ce estoit joliment et plaisamment répliqué, qu'en pensez-vous ? Le président s'en esclaffe encore dans ses heures de joyeulse ribauderie.

Le jardinier a-t-il gagné son procès ?..... Ha ! vous êtes trop curieux !...

Personne onc n'en saura rien.



DE

LA VENGEANCE SATANIQUE

D'UNG CONCIERGE

On rapporte que, après les guerres fratricides de l'an de male heure 1871, aultrement dict la sédition de la Commune, aucuns concierges parisiens dénoncèrent aux arquebusades versailloises les locataires avaricieux qui répugnoient trop à graisser leurs vilaines pattes.

J'ai ouï conter une vengeance plus douce et moins homicide d'un Pipelet (ainsi dénomme-t-on cette espèce) du bollevard Malesherbes, lequel geignoit fort de tirer nuictamment le cordon à demoiselle Georgette Poireau, comédiane ordinaire et extraordinaire du théâtre des Bouffes.

Cette gente et honneste damoiselle sonnoit à l'huis bien souvent après la médianoche, voire même après que le coq a chanté pour advertir les cocottes que l'aube va luire.

En telle conjoncture, l'éveil de messire Pipelet mérite bonne récompense, d'autant que le coup de sonnette, aidé de la doulce chaleur du lict, l'induit parfois à muguetter sous la courtine mame Pipelette, – ce qui est souvent une cause d'accroissement dans les familles portières.

Mais, je laisse cette digression pour revenir à mon dict.

Comme Georgette Poireau rentroit un soir – et non pas seule, car elle avoit grande paour des revenants, – son maléficieux concierge la régala,

elle—et son ami, d'un tour véritablement satanique.

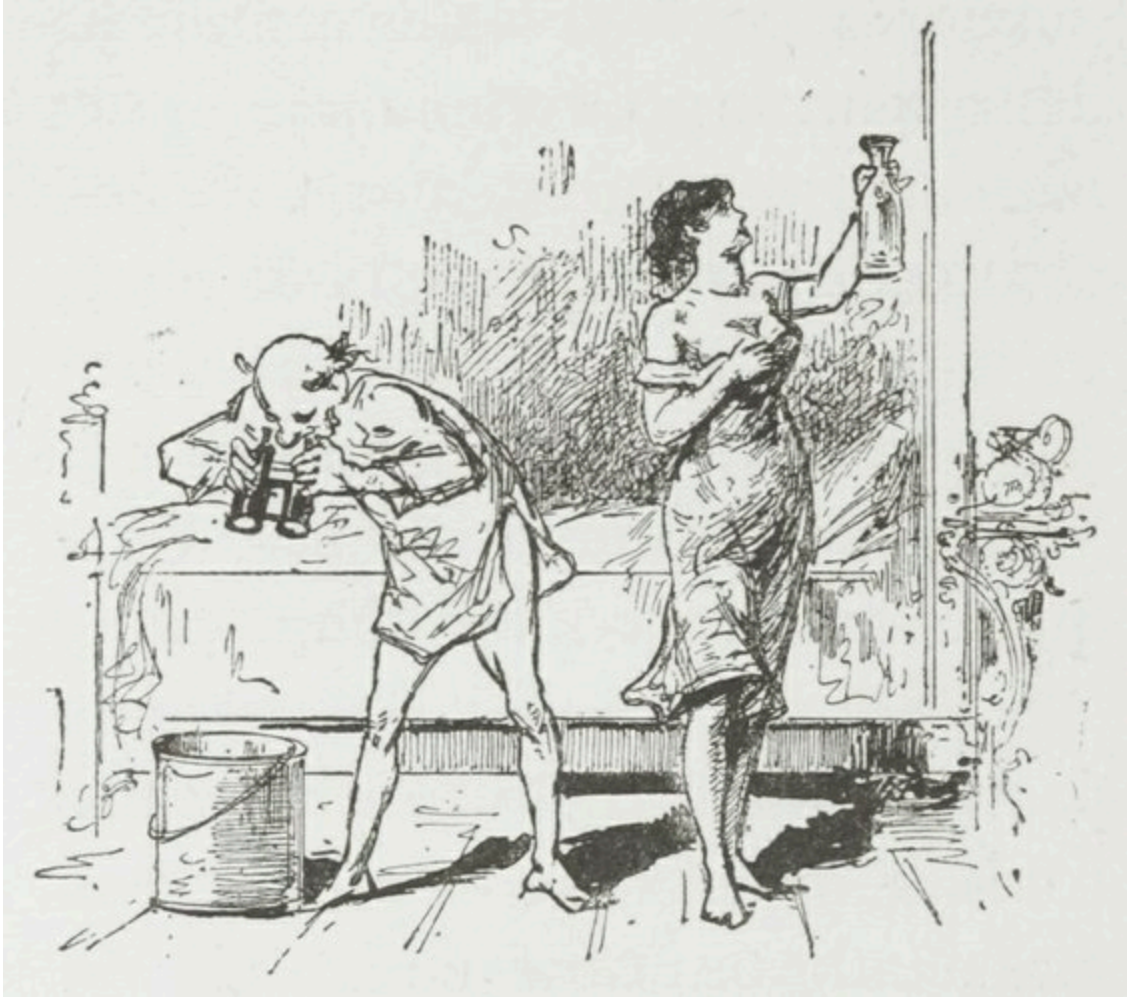
A l'heure du couvre-feu, il alla en la cour où gist le réservoir d'eau qui arrose et alimente toutes les fontaines de la maison et ferma dextrement le maître-robinet. Par ainsi, d'un tour de main, assoiffoit toute la maison, et condamnoit tous locataires de l'immeuble à tirer la langue, comme chiens qui ont fait cinquante lieues, sous les rayons de Phœbus, dans la poussière ondoyante d'une grande route.

Les bourgeois du logis, ronflant sur leurs deux aulreilles avec casque à mèche par-dessus, ne s'aperçurent point de cette méchante frime. Mais, par contre, Georgette Poireau et son compagnon en éprouvèrent un sérieux dommage.

Non qu'ils eussent mie besoin de boire ni même de manger, car, avant la coucherie, ils avaient précautionnablement brisé la miche et *soufflé dans le pichet*, comme on dit populairement, au cabaret des *Rendez-vous galants*, sis bollevard ès Capucines et tenu par mestre Claudon.

Pour lors, se déshabillèrent, ostèrent jupes, caleçons et le reste, et se mirent court-vêtus, vu que c'était en été, dans le mois où la canicule commence à talonner les paouvres couchez-à-deux. Puis se donnèrent lepourchaz d'amour et menèrent plusieurs joyeux déduicts, comme on peut bien l'imaginer, pour ce que la belle Georgette est de complexion allègre et n'a pas paour d'aller à la douxaine, lorsqu'un vaillant jouteur l'en défie.

Nonobstant, après la première passade, la fermeture du grand robinet d'en bas occasionna grande déconvenue en haut. Très dépistés, Georgette et son ami se lamentoient et douloient fort sur l'imprévue et grande aridité du ca—binet ès toilette. Brocs, pots à l'eau, et mesmement carafons de la salle à manger estoient vuides comme pochette d'un paouvre homme et secs comme — un cas de vieille.



Dont furent très marris les deux amants, car, après avoir bien lutté, et donné et reçu de la lance, les guerriers, voire ceux d'Homère et de l'Arioste, aiment à rencontrer, à l'ombre d'un bois, un cristallin et frais ruisseau, aux rives duquel ils puissent déposer leurs cottes et armures, laver, baigner et rafraîchir leurs membres fatigués, pour recourir ensuite, tout regaillardis et dispos, à de nouveaux combats.

Faute d'un ruisselet, le moulin pourtant ne chôma point, – il estoit probablement à vent, et le petit Cupido souffloit drûment sur ses ailes.

Mais qui fut bien esbahi après cette nuit pleine d'une sécheresse orageuse et abattante ? Ce fut l'honneste Georgette Poireau, qui, par le défaut du démoniaque concierge, devint, au bout d'un petit temps, ronde par le mitan, comme une mère Gigogne.

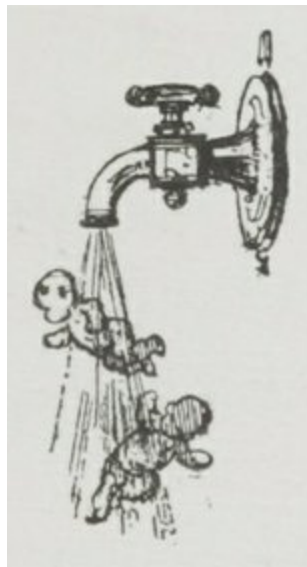
– Ha ! ha ! j'en tiens ! fit-elle ; maudit soit le robinet !

Duquel robinet elle vouloit parler, je vous laisse à conjecturer.

De faict, pour n'avoir pas voulu débrider son bas de laine en l'honneur du Pipelet, la donzelle fust obligée, le neuvième mois, de le vuidier jusqu'au fond dans les pattes recroquevillées d'une nourrice du Morvan. Avarice fust ainsi punie par prodigalité forcée.

Notez ce point, que quand l'enfant fust né – c'estoit un garçon bien conditionné et fort braillard – il cria comme Gargantua, fils nouveau-né de Grandgousier et de Gargamelle : « A boire ! à boire ! » en souvenance directe sans doute de la soif très grande qui l'avoit travaillé à l'heure de sa conception.

Cette histoire prouve que quand les ratiocineurs sophistiques et grabeleurs économistes voudront remédier sérieusement à la dépopulation du beau pays de France, qui est tant grande et lamentable, par les esbattements et rafraîchissements acquatiques des amants, ils n'auront qu'à dire à toute la gent portière : « Tournez le grand robinet. »



Et vous verrez petits citoyens pulluler et frétiler comme bancs de harengs et de sardines, à la saison propice, aux bons endroits de la mer Océanique.

D'UNG

CAPITAN ÈS CAVALERIE

QUI FEIT LE PATISSIER.

En cettuy temps, sous l'Empire second, le très vaillant et très gallant marquis de Gallifet estoit seulement capitan équestre, non encore grainé d'épinards, comme il a été depuis.

Mais déjà estoit-il fort plaisant aux dames et très recherché, veu qu'armes et amours sont compagnes, marchent ensemble et ont une même sympathie, ainsi que l'a escript M. de Ronsard, en je ne sçais plus quel poème : « Tout amant, se dict-il, est gens d'armes, et Cupidon a son camp et ses flèches aussi bien que Mars. » Je m'en rapporte là-dessus à nos valeureux palladins de France, nos Rollands, nos Renauds, nos Ogiers, nos Olliviers, nos Yvons, nos Richards et d'autres meilleurs que je tais.

Ledict marquis-capitan, dans la saison automnale, fut assigné à un rendez-vous de vénerie, en un chasteau des entours de Paris, avecques moult grands seigneurs et nobles et honnestes dames dont je ne vous dirai point les noms, crainte de m'eschaffourer les doigts et paulmes de la main aux culs de bouteille de la muraille dénommée Guilloutet.

Lors, pour divertir la belle compagnie et occire joyeusement le temps qui est plus démesuré aux champs qu'à la ville, notre brave cavallier, lequel

n'est point sot pour la bagatelle et le franc rire, machina quelques gaies ribauderies, farces, pasquineries et manœuvres de sa façon.

Des tours à pendre qu'il joua gentiment à ces honnestes dames, ne dirai pas combien, pour ce que ma plume se hérisseroit de paour à un tel dénombrement.

Mais voici, pour cas exemplaire, une de ces belles parties que j'ai ouy conter :

Au mitan du grand manège du chasteau, le marquis fait bastir un planchier de théâtre, où les belles et honnestes dames, qui y faisoient séjour, s'étudièrent à jouer *Messire Choufleur* y demourera chez soi le. Faut qu'un huis soit ouvert ou clos ; On ne badine pas avec Vénus ; La joie faict paour, et aultres comédies bien triées.

Je viens, tout à trac, sans aultre longueur ni transition, à la prime représentation d'une menue féerie chasseresse qui se donna en cettuy manège intime, sans l'assistance ny coup d'œil des gazetiers bavards. Les dames y jouèrent leurs rolles, vestues à l'antique, à la nymphale en mode de Diane aux lévriers, de sorte que le brave capitan placé avec ses compagnons sous l'eschafaud à planches disjointes, s'amusa à regarder et contempler les belles jambes, bas rondelets et gentils petits pieds de ces nobles comédianes. Ce fut vrai régal de prunelles masculines, car les dames, ainsi apprestées par le couturier, estoient courtement habillées et en pouvoyent faire une très belle monstre, au grand contentement d'ung chacun des gentilshommes, dont le brave capitan dit tout haut, en sortant de sa cachette :

– Rien n'est tel que les belles colonnettes, d'autant qu'en beau style architectural, au-dessus des magnifiques colonnades, coustumièrément, il y a de belles corniches defrizes, des beaux architraves, riches chapiteaux, bien pollis et entaillez.

Ayant ouï ce propos de raillard gallant, les dames en furent desconvenues et desconfites, comme si elles avoient fait monstre de jambes sapinières et invalides (elles n'étoient point telles, mais bien en belle chair), et délibérèrent de s'en revancher plus tôt que tard.

A cette fin, descendirent dans la grande panneterie du chasteau et postulèrent une sachette de farine de bled, pour réserver à tel usage dont le

pannetier nigaud ne fut point fait confident. Ne pensez pas que ces gentilles dames voulussent devenir meunières, encore qu'elles fussent riches de moulins à y jeter leurs bonnets. Mais elles avoient résolu par conspiration folle d'enfariner nuictamment le vaillant marquis, pour le faire repentir de ses tours gaillards, et remascher et avaler son hardi propos.

Ayant cogneu que le capitan a voit accoutumé de coucher sans briquet ni chandelles, à l'incertaine clarté des estoiles et constellations du firmament, les dames ligüées ouvrirent l'huis de la chambre à coucher, défirent le lit à courtines, et coulèrent entre les draps aucuns boisseaux de farine blanche.

Lors le capitan se couchant à l'aveuglette selon qu'il avoit coutume, se farina de la teste aux pieds, comme un goujon poudré avant de cheoir dans la poële à frire. Il en fut arrosé plus que si on luy en eût jeté un double décalitre sur le visaige, par les yeux, le nez, la bouche et partout ; possible en eschappa-t-il quelque particule dans le gosier. Je vous laisse à deviner en quel estat estoit ce gentilhomme qui disoit en lui-même : « Faut croire qu'y a grande abundance de puces et punèses en ce castel, veu la dose inusitée de poussière insecticide. Messire Vicat m'a baillé ce soir belle mesure ! »



Mais, ayant deviné le piège et vengeance des honnestes dames, il fait contre meschante farine bon visage et monstra belle contenance et masque de sérénité impassible, au déjeuner de l'endemain matin. Cependant les rusées l'espioient et guignoient du coin de l'œil.

Dans ce guet et espionnage (aucunes fois pensèrent s'en départir par un esclaffement subit), elles veirent que le gallant marquis laissoit passer la platée des petits pastés chaulds, sans y toucher aultrement.

– Or ça, marquis, dit la plus hardie, pour quoy n'en tasteriez-vous point aujourd'huy ? ces pastés sont friands au possible.

– Voire, adjouta une autre, onc n'en ai croqué tels de ma vie.

– Ils vallent le coup de dents, répartit une tierce dame.

– C'est, dit une quarte interlocutrice, un régal de délices pour l'estomach.

A ces dires et caquets, le noble marquis releva la teste et dit en soubriant :

– Ces petits pastés sont gourmandise de choix, je sçois bien ; mais comme les cuisiniers sont ordinairement dégoûtés de leurs saulces, je n'y

toucherai point, veu que c'est moi-mesme qui en ai la dernière nuit moulu et préparé la farine.

Qui fut coi et pantois, à ce propos, je vous le laisse à conjecturer.

J'en ris encore comme un cent de mouches laschées, je veux dire tout mon saoul ; mais les dames empiffrées de cette farine punaisière en eurent l'estomach sur la main, comme vous pensez bien.

D'UNG COMÉDIAN

QUI ESTOIT MUET COMME CARPE

Il est de mode et usage que les belles et honnestes dames qui sont coustumières de la Comédie ou de l'Opéra, veoient d'un bon œil les comédiens à maillots charnels paradant avecq grands gestes et mines apprestées devant les chandelles, et aiment familièrement à jocqueter avec lesdits histrions dedans leur paillard logis, loin du regard et courroux de leurs marys encornifiés.

Par quoy une belle dame que je cognois, très débridée de son naturel et ayant le cœur, la teste et le reste chaulds comme braise, s'estoit enamourée d'un joly comédian dénommé Ernesto, bien basti des cuisses, frizé ès perruque, guarni des mollets et le plastron rem bourré de belle chair, non d'étoupes, et tellement bien maquillé ès joues qu'il avoit tout le visaige pareil à des fraizes meures nageant dessus un pot de crème (d'aucuns disent cold-cream). Chaque vesprée, elle retenoit sa loge d'avant- scènes (comptez aussi qu'elle monstroït les siennes qui estoient roides à casser noisette) toutes fois que le bel Ernesto déclamoit son rolle dans *Les Contrebandiers de l'Amour*, dont il estoit à la deux cent et soixante et unième affiche à la filée. Voyez si les grandes dames encaprichiées de toquade sont patientes en leurs humeur et frénésie amoureuses.



Celle-ci miroit et plaudissoit fort son bellâtre, lequel, à vray dire, ne se cognoissoit aucun compaignon sur les planches, pour bien dire à son égal : « Mercy, mon Dieu ! », ou bien encore : « Cecy, par ma foy, est la croix de ma mère ! », ou bien : « Houe ! houe ! Ma paouvre teste esclate ! » et aultres cris usitez en bel art dramatic.

Adonc un soir, plus allumée encore et plus folle que de coustume, cette noble dame print la hardiesse d'escrire sur ses tablettes, avec stylet d'or, un poulllet gallant, sentant bon et parfumé, par lequel elle assignoit à Ernesto un rendez- vous, lui disant : « Je vous espère amprès l'heure de minuit, avec mon attelaige de double poney, à l'yssue des artistes. » Après quoy, elle depescha une ouvreuse bien zélée pour porter l'escript à l'élú de son cueur.

L'ayant reçu, déplié et leu en sa logette, Ernesto dit sans plus : « Bien, j'y serai à l'heure dicte. » Puis, se meit à murmurer d'un ton avantageux, sur un aër cogneu : « Vray Dieu, on ne peut croire combien le paouvre Ernesto est pourchassé par les plus nobles dames de la cour. »

Qui fust dit fust fait ; et juste après le coup de minuit, nostre Ernesto entroit dans le coupé comme ung capitán dans une ville prinse d'assaut, et estoit reçu par la dame avecq force cajoleries, pelotades et mignardises. Ce que voyant et sentant, il arrondissoit son eschine comme un chat au coing d'un bon feu, et ronronnoit d'aise, sans aultrement parler ni dire mercy.



Lors, la dame esmerveigliée se disoit : « Cettuy ci est discret, il tient sa langue en poche pour mieux montrer après et vaillamment ce qu'elle sait faire. » Et la dame avalloit tout son plaisir d'avance, par don de seconde veüe et imagination pure.

Ce pendant Ernesto et la dame quictèrent la voiture devant un mirifique hôtel, adorné d'une belle grande porte, qui se défenestra à double battant : « Or, venez çà, mon amy, nous y sommes », dit l'honneste dame. Et elle monta les degrés d'un pas leste, avec un *couic ! couic !* de menues bottes et un froufrou d'estoffes de soye qui estoient faits pour esmouvoir Vénus, fust-ce par l'hyver le plus froid. Mais Ernesto ne souffloit parole articulée et restoit tous jours muet comme bec de carpe.

On en vint à la collation de champagne et de perdreau froid, puis au décorsettement et au déshabillé, et la dame estoit tousjours bien tendre et soubriante et le comédian la langue tousjours attachée au sien palais, sans la despendre aucunement.

Chacun sçait bien pourtant que la parole au jeu d'amours a une très grande efficace. Et mon aïeul Brantôme a cogneu beaucoup d'honnestes dames qui ont refusé l'accointance de plusieurs gentilshommes, je vous dis très beaux, parce qu'ils estoient idiots, sans âme, sans esprit et sans repartie, et les ont quictés tout à plat ; et disoyent qu'elles aymoient autant avoir à faire avec une belle statue de quelque beau marbre blanc, qu'avec ces souches muettes.

Mais je reviens à mon dict. La dame, voyant cette bouche qui ne desserroit point, trem bla un petit d'avoir fait gîter chez elle un malappris, ne sçachant que s'assoupir et ronfler à la mode des toupies. En quoy elle erroit ; veu qu'Ernesto, bien que glorieux, estoit fort poli et ne faisoit point

affront aux honnestes dames qui le menoient en leurs déduits. Et le prouva vaillamment.

Puis, ayant joué son rôle en conscience et à la grande satisfaction des primes loges, le comédian se détourna de costé, devers la muraille, pour bien digérer la collation de tout à l'heure. Et ce faisant, ne bronchoit toujours pas plus des lèvres que des dents.

– Ho ! ho ! fait la dame, allez– vous donc dormir des yeux comme de la bouche, mon chier ange ?

Et le secoua doucement par l'épaule ; car, comme dit un bon auteur, elle n'estoit pas venue là pour le nombre singulier, mais pour le pluriel, que plusieurs dames en cela aiment plus que l'autre.

Lors Ernesto se vira à cet appel et fit bien voir à la dame qu'il ne dormoit point. Puis de rechief se revira et se remeit à dénombrer les fleurs et oiseaux tapissés ès murs.

De rechief également, la dame le secoua follement comme un preunier enchargié de fruits, criant :

– Réveillez–vous un petit, j'ai à vous dire un mot.

Puis, après ce mot dict, ce fust un aultre, puis un quatrième, puis un cinquième, tellement quellement les mots qu'elle avoit envie de dire se continuèrent ainsi jusques au clair jour.

Et jusques à l'aurore rougissante, Ernesto laissa la dame estomirée de sa vaillantise tous jours prête et de sa bouche tousjours close :

– Or, ça, dit–elle en lui baillant congé, je suis aise de cette belle nuitée, et j'ai trouvé beaucoup de très bien et d'exquis en votre gracieuse personne, mais rien ne me fasche tant que de n'avoir sceu tirer de vous aucune gentille parole.

Lui, se redressant et saluant de l'air d'un gentilhomme de cappe et d'espée, dit :

– Ce n'estoit pas icy le lieu, ma dame. Icy c'estoit pour agir : mais lorsqu'on veut cognoistre la coulleur des paroles d'Ernesto, faut aller au théâtre du Châtelet et non ailleurs.

Puis, il sortit de l'hôtel, en cabotinant de la teste, du torse et du gras–double qui pend où vous sçavez bien.



DE LA CHASSE AUX LAPINS

Nous estions à deviser avecq aucunes belles et honnestes dames du monde-mitoyan, bonnes fricasseuses d'amours, grandes courières d'hommes (de ceux, j'entends, qui ont sac et ducats) sur le cas de la damoyselle Clotilde Andral, laquelle a, comme vous le sçavez, rôti au vitriol le visage de son amant ains qu'un gigot ès broche.

L'une dit : « Ce est bien fait ; les femmes, à la fin, doivent se revancher de l'abandon des villains hommes. »

Lors, je prins la parole, et je dis bien chrétiennement :

– De telles fassons sont réprouvées par la loy et le saint Evangile de Nostre Seigneur Iesus-Christ, lequel a donné le vitriol aux dames bonnes mesnagères, non pour brusler des figures faictes à son imaigne et ressemblance, mais bien pour nettoyer, récurer et faire reluire aux rayons de Phœbus les cuivres, casseroles et chaudrons de cuisine.

– Vous omettez, me respondit la dame, un usage et grande commodité de ce vitriol qui vient de jouer son jeu dans la cité Nicéenne.

– Hé donc, lequel ? demandai-je tout pantois et ballant de bras.

– Cettuy liquide mordant comme langue vipérine est principalement bon pour donner le pourchaz de guerre et extermination à la gent lapinière.

– Que dictes-vous, ma mie ? m'esciai-je. Je n'ai cogneu jusqu'à ce jour le pourchaz du lapin qu'avecq furets ou bassets, ou par la battue, ou bien encore par gens appostez à l'affût, mais rien d'autre, je vous assure.

– Allons, allons, ce fait-elle en riant avecq ses compaignes, je veoie que vous revenez de Pontoëse, bel amy de mon cueur. Ne sçavez-vous donc point que les lapins sont la ruyne et désolation de la gallante corporation de Vénus, dont ils broutent le thym et serpollet sans rémunération légitime.

Ouvrez – donc vos deux aulreilles comme huîtres écaillées et oyez l’histoire vraie et non sofistiquée que je vais vous conter.

Sur ce dict, nous enserrâmes nos chaises et foteuils autour de la dame, pour ne point perdre une goutte de ses parolles.

– Y aune douzaine d’années ou approchant, dit-elle, la belle déesse Vénus, qui lors habitoit un étage troisième du cartier Breda, ayant reçu depuis long temps congé du riche cartier de l’Olympe, se trouvoit défaillir de quelques *Ludovicus* en or pour payer le papier trimes- trial de l’inflexible Dieu Terme. Dans cette grande poine, elle fait la rencontre d’un beau jeune homme de gentille apparence et bien estoffé, auquel elle confia son cas désespéré, et qui lui dit : « Ne prenez souci d’une bagatelle ; vous serez contente de moi, je vous jure. » Pour lors, Vénus, qui avoit appendu sa ceinture d’or au « clou » emplanté rue des Blancs-Mantaulx, commença à arregarde amoureuxment le beau jeune homme si bien embousché du bec, et lui respondit : « Ma dame, vous serez contente de moi, je vous jure. » Là-dessus, bras dessus, bras dessous, se rendirent en la chambrette de la déesse, où ils tinrent, des heures durant, les plus doux propos et les plus lascifs, comme bien vous l’imaginez ; et tout le temps, le gentil homme redisoitce refrain : « J’ai fiance en vous. »

Lors, quand l’Aurore aux doigts rosés vint ouvrir les rideaulx de la déesse, il la quicta en répétant encore cette douce parole qui sonnoit si gentiment aux aulreilles de Vénus Pannée. Or, oyez la suite !... Le troisième jour dampres, l’honneste déesse receut un collis bien empaillé dont, en le défaisant, elle s’aperceut qu’il contenoit une demi-douzaine de lapins, avecq cette espitre crayonnée brièvement : « Ma dame, il vente fort, et j’ai occis ces six petites bestes que je vous envoie, dont vous ferez belle gibelotte. » Ce que lisant, la déesse entra en grande ire, et jectant la bourriche à la teste de sa bonne, invoqua les foudres du grand lupin, son père, et cria : « J’aurois dû m’en doubter à son air ; ce estoit un lapin. »

– Voire, c’est joliment conté, respondis-je ; mais, si les honnestes dames du monde mitoyan vitriolloient tousjours pour si petit motif, la garenne terrestre seroit tost dépeuplée. Le seigneur lupin, qui cognoit la chose, l’ayant praticquée lui-même, ne requiert point le massacre du lapin, mais

qu'il se convertisse saintement et qu'il vive sans la villaine saulce du vitriol.

A cet advis, franchement exprimé, toutes les dames assistantes se levèrent furieusement devers moi, et si je n'avois mis ma main en bouclier sur mon chief occipital, elles m'auroient seûrement arraché le reste des poils qui obumbrent encore cy et là le genou de ma teste.

– Ho ! ho ! dis-je, laissez-moi ces petits brimborions pileux, dont j'ai besoin pour en offrir prochainement un bouquet au médaillon de ma benoîte maîtresse. Or çà, mes dames, revenons à nostre dict : Vous avez embrouillé toutes les idées de mon cerveau en sapience culinaire.

– Qu'entendez-vous par là ? feirent-elles.

– Je m'explique. Je cognoissois jusqu'ici diverses façons d'accommoder le lapin : je sçavois qu'il estoit soit embrosché, picqué ou lardé, cuit en gibelotte, à l'estuvée, en casserolle, en brezolles, à la polonoise, à l'italiane, à l'angloise, l'hispaniol, à la Rossane, et d'aultres manières que je pourrois alléguer encore. Du lapin au vitriol, onc n'avois ouy parler en aucune *Cuisinière bourgeoise*.

– La mode en prend astheure, respondirent ces dames.

– Or, donc, dis-je en manière de conclusion et morale, le temps est venu que les grands justiciers correctionnels mettent une fin à ce pourchaz de gibier défendu, car à ce jeu, une seule damoyselle pourroit, comme j'en connois une, brusler de vitriol la moitié du genre masle de Paris.



- Vous exagérez et amplifiez trop, feirent ces dames.
- Nenni ; j’ai dit, notez, « la moitié du genre masle de Paris ». Encore la belle ne seroit-elle pas sûre, dans cettuy gros tas de vitriollés, d’avoir marqué au visage le vray père de ses enfants.

D'UNG JOYEUX DEVIS

ENTRE SARAH BERNHARDT ET MARIE COLOMBIER.

On sçait que la très grande et très honneste comédienne Sarah Bernhardt est montée sur mer au port du Havre-de-Grâce, accompagnée de damoyseille Marie Colombier, Angelo et messire Jarett, lequel conduit notre étoile parisienne vers les bords transocéaniques.

La nauf (*le navire*) qui porte cette légère personne – légère de poids, mais non de gloire tragique – est la nauf dénommée *Amérique*, bien équipée, bien calfatée, bien munie, avec abondance de victuailles et commandée par brave capitain Joucla, le grand « traverseur de voies périlleuses », comme dit mestre Rabelais.

Lors, au sortir du Havre dict de Grâce, tous les passagers estoient en allégresse parfaite et bonne santé. Personne sur le pont, la mer étant benoîte, n'avoit idée de rendre sa gorge aux poissons et n'éprouvoit perturbation d'estomach ou de teste.

Dont l'honneste Sarahestoit grandement aise, car appréhendant fort la tourmente stomachale, avoit bu par précaution de l'eau marine mixtionnée avec du vin, avoit usé de chair de coings, d'escorces de citron, de superfine champaigne, de jus de grenades aigres et doulces, de rhum de la Jamaïque et aultres remèdes qui empêchent haut-le-cœur dans les baquets. Marie

Colombier s'était couvert l'estomach de papier, d'après l'avis des médecins maritimes, contrairement aux matelots nasards qui disent follement que mieux vaudroit pour le mal à venir avaler intérieurement chique tabaccale.

Fort contentes de la clémence du dieu Neptune, qui n'agitoit point trop son trident dans les vagues d'en bas, les deux comédiannes se mirent à deviser joyeusement, comme il sied à d'honnêtes personnes en belle disposition et humeur.

Vous étonnerai-je beaucoup, si je vous conte qu'en leurs loisirs de traversée océanienne, elles donnèrent du bec et du rebec sur l'espèce mâle, qui est celle que les dames accostent encore le plus volontiers pour le motif qu'un chacun cognoit bien.

– Par Stevens, les hommes sont vilains animaux et bien méchants, disoit Sarah.

– C'est biendict, respondoit Marie Colombier, et si l'espèce venoit à manquer, je me gaudirois fort, sauf pourtant, ajouta-t-elle, qu'ils nous font quelques fois passer de bons quarts d'heure.

– Nous en passerions encore de meilleurs à défaut d'eux, croyez- m'en. Nul besoin ne seroit des hommes, si les femmes sçavoient s'entendre et gouverner leur quant à soi, suivant la belle méthode de liberté américaine.

– J'en doute un peu, à vrai dire, chière amie.

– N'en doutez point, je vous dis. Si Dieu m'écoutoit, je voudrois naviguer vers un monde où la gent orde, laide et maligne dont Emile Perrin est membre, fût aussi incogneue et défuncte qu'une beste antédiluvienne.

– Oh ! oh ! fit la damoiselle Colombier, si ce vœu estoit exaucé de partout, l'humaine lignée auroit bientôt disparu de la surface de notre calotte terrienne.

– Seroit-ce grand dommaige ?

– Oui-dà, ma foi !... Il m'en faut encore une petite miette de temps en temps, paravant que Dieu ne brise et anéantisse la miche entièrement.

– Je souhaibte que les hommes soient tous noyés dans le gouffre liquide que voici.



– N’en mettez–vous pas un petit dans l’arche pour la semaille future ?

– Nenni ; foin de la race maudite !

Un matelot, penché sur le gouvernail, prestoit une aulreille attentive à ces menus propos. Il soubrioit doucement, dans son collier barbu, de la conjuration homicide qui menaçoit de submerger tout le sexe auquel il avoit le malheur d’appartenir.

– Or çà, dites–moi, qu’en pensez–vous, brave matelot ? lui demanda Sarah Bernhardt. Taillez le différend entre nous, car vous estes bon et équitable juge en ce cas litigieux, veu que vous aultres hommes de mer, vous êtes des hommes sans femmes, de même que je souhaibte voir les femmes sans hommes.

– M'est ad vis, déclara sentencieusement le matelot, que les hommes sont tous bons à jeter au fond de la mer, comme nichée de petits chats superflus, sauf cependant les marins de longue course, qui sont bien utiles, efficaces et fort puissants pour le repeuplement et fertilisation du planchier des vaches.

– Qu'entendez-vous par là ? demandèrent les deux comédiannes piquées de curiosité.

– J'entends, belles dames, que nous aultres marins nous naviguons souvent des deux, trois, quatre ans à la suite, sans revoir le bon et doulx visaige de nos aimantes épouses, qui nous espèrent en tournant le rouet et filant la laine. Or, les gens de mèr sont si bien doués de la nature sans pareille, qu'à des cent et mille lieues de loin ils ne laissent point chômer les belles et sacro-saintes obligations qui leur incombent en la terre ferme du pays natal. A ce foyer domestique où ils avaient quicté ung enfant ou deux seulement, ils retrouvent parfois la demi-douzaine complétée, par ung effet miraculeux de la bonté providentielle.

– C'est peut-être, dit Sarah, que leurs femmes ont fait des neuvaines à Notre-Dame-de-Bon-Secours ?

– Oui-dà, répondit le marin, des neuvaines avec beaucoup de cierges !

A ce dict, les deux comédiannes s'esclaffèrent avec un tel tapage de rires cristallins, qu'ung phoque qui suivait la nauf s'enfuit avec grande paour vers la pleine mer océanique.



DE L'ADVENTURE

D'UNE HONNESTE DAME ET DU SIEN JARDINIER.

Voicy, parma foi, une astucieuse humeur de grande dame. L'histoire en est toute fraîche... elle est moderne, comme dit le bel histrion Dupuis, ne sçais plus dans quelle pièce des Variétés,

La marquise dont je veux parler et qui portait « corne de cerf et ventre de biche sur champ d'azur » dans ses armoiries parlantes, était conjointe depuis ung assez long temps à un honneste gentilhomme, encore beau de tournure, mais ung peu passé d'âge, lequel avait moult fatigué sa lance dans les divers combats et joutes où il avoit débridé sa prime et bouillante jeunesse.

La male heure de cette noble dame, c'est que, en dépit de son gaillard tempérament et de ses appétences naturelles, elle se consumait dans la désepérance devoir s'éteindre, comme veilleuse faute d'huile, l'insigne et grande race dont elle estoit issue.

De quoi elle estoit fortement marrie, et un soir d'été, dolente, mélancholique et larmoyante, se remémoroit ce doux propos de mon aïeul Brantôme (que Dieu ait son âme) : « Quand tout est bien dit, une dame ne se fera jamais de reproche quand elle voudra aymer et faire élection d'ung

bel objet, ny de tort à son mary non plus, quand ce ne seroit autre raison que pour l'amour de leur lignée. »

A donc, remuant cette pensée en son cerveau, la pôvre marquise advisa, par la croisée entrouverte, son jardinier qui, les bras nus, le poitrail et le poil à l'air, bêchait et besognait ung carré de choux avec une ardeur peu commune. Robuste estoit le gars, et, l'ouvrage commandé, il ne regardoit ni à l'effort ni à la peine, comme il parut bien à la dame. Ains, le voyant allègrement bêcher, elle se dit : « Voilà l'homme ! » Elle s'excusoit de cette petite pensée follâtre, parce que, je vous l'ai dit, son mari débile n'avoit plus rien en l'escarcelle.

L'endemain, demoiselle Martine, habilleuse et attifeuse ordinaire de la marquise, accosta le jardinier Antoine (c'estoit lui qui avoit été visé par ce regard amoureux) et vint lui dire à l'aulreille qu'une très honneste et libérale dame se recommandoit à lui, et qu'elle en pinçoit si véhémentement qu'elle désiroit son accointance plus que d'homme du plus hault *chic* (passez-moi le mot). Cependant, la condition estoit telle, la dame ne voulait, pour tout le bien du monde, qu'il la vît ni ne la cognût.

La futée servante adjouta qu'à l'heure du berger, et qu'ung chacun de l'hôtel serait retiré en son réduit, elle viendrait quérir le dict Antoine, et le mèneroit en un pavillon où la dame lui donnoit assignation et rendez-vous pour la nuit.

Mais il falloit, comme préambule de cette aventure, que Martine lui bouchât les yeux avec ung beau mouchoir blanc, comme ung parlementaire de l'armée assaillante qu'on mène en ville assiégée, afin qu'il ne pût voir ni reconnaître le lieu ni la chambre où elle le mèneroit, et le tiendrait tousjours par les mains, afin de ne défaire le dict mouchoir. Elle fina en soubriant, la rusée mignonne, qu'elle le conduiroit en ung si joyeux déduit qu'il ne se repentiroit point d'y être allé.

...A la nuit dicte, Antoine se laissa mettre sur les yeux le bandeau d'amour du petit dieu Cupido.



Puis, Martine, le prit par la main, et le guida par lieux obscurs, étroits et allées inconnues, de sorte que l'autre marchait comme un aveugle tâtant du baston ; puis, le fit entrer dans le pavillon, qui estoit si sombre que l'on n'y voyait pas le bout de son nez au bout de l'œil.

Cette aventure rappelle quasiment l'entrée de Raoul en le parc de Chenonceaux, au second acte de l'opéra de Meyerbeer ; mais du moins la reine de Navarre lui

ôta-t-elle son bandeau.

Le jardinier Antoine moins chanceux, ne débanda point.

Il en print patience, parce qu'il trouva la dame sentant bon, et très bien parfumée, et pétillante comme poudre d'artifice. Et puis se disoit, en manière de soulagement, que la nuit tous les chats sont gris... Il trouva donc la dame galamment démise qui l'attendait en bonne dévotion.

Que si quelqu'ung bien expert et guilleret entreprenait de déduire la suite de ce récit, il s'en acquitterait bien mieux que moi... Si le ferai-je pourtant en deux mots, pour la honte des cagots et marmiteux sarceyens et « pour l'esbattement des pantagruelistes et non aultres, » comme dit messire de Balzac.

Jamais jardinier n'avait jardiné en ung si bon endroit...

Partout où ses mains allaient, il ne treuvait que de très bon et très exquis, tant à la peau douce comme satin qu'au linge fin comme ambre et à tout enfin, sans plus dire.

De folâtries, de mignardises, de tendres ébats et de toute autre sorte de manifestations d'amour, l'honneste marquise n'épargna rien, sinon les paroles, dont elle ne voulait pas qu'Antoine sût la couleur.

Mais dans une extase d'amour, elle oublia de taire son contentement, et dit, pour ne pas renvoyer le brave homme sans politesses :

– Ha ! c'est bien, Antoine, je suis satisfaite de vos bons offices : vous ensemencez et arrosez bien le jardin de votre maître.

Qui fut esbahi ? ce fut Antoine, qui entendait résonner cette voix familière et cogneue. Mais, en fidèle jardinier, il garda le secret et l'enferma dedans le mouchoir qui servit le matin à lui rebander les yeux pour le départ.

De telles discrétions chez les serviteurs sont rares aujourd'hui.

...La persévérance de l'honneste marquise fut récompensée au bout du temps que dame Nature a assigné aux travaux de Lucine. Le neuvième mois fut couronné par un joli garçonnet bien poupin et bien mignon. De quoi le marquis bien étonné, disait :

– Il est le bienvenu. Mais, par Dieu ! je trouve qu'il ressemble à mon jardinier.

Mais la marquise, rusée, ne voulant pas qu'on la soupçonnât d'avoir, comme on dit, quelque poussière dans sa flûte, répondit :

– Est-ce étonnant ?... Vous rappelez-vous donc pas qu'un jour j'ai eu une envie de navets crus de la façon et des semailles d'Antoine ?

Cela fit rire le mari, parce que le rire— on l'a remarqué souvent— est le privilège et l'apanage propre du dieu Cocquaige.

COMMENT UNG PRÉFECT A POINGNE FUT FAICT OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR.

J'ai ouï conter par ung politician dict bonapartiste, la joyeulse adventure d'ung préfect à poingne, du règne de Napoléo troisième, qui fut faict chevalier de l'ordre du cocquaige et officier ès Légion d'honneur de facon bien drôlaticque, comme vous allez voir.

Vous coignoissez bien le très vert, très accort et très libéral Febvrier du Pertuis ; très libéral le puis-je appeler, puisqu'il n'eut son pareil de son temps ; ses despenses, ses dons de gracieusetez en ont fait foi, et surtout sa magnificence pour les pompiers ès incendies. Le département, à la teste duquel l'avoit colloqué l'empire napoléonien, a gardé de lui si bonne souvenance, qu'il s'appelle Eure, parce qu'il a eu l'*heur* de posséder préfect si avenant et si donnant.

Il portoit coustumièrement une grande gibecière que son vallet de chambre qui lui manioit son argent de menus plaisirs ne failloit d'emplir tous les matins, de deux ou trois cents piécettes argentines ; à la vesprée, il n'en restait plus ung sol ; car, autant de paouvres électeurs qu'il rencontroit, mettoit la main à la gibecière, et ce qu'il en tiroit, sans considération, il le donnoit, et sans rien trier.

Ce fut de luy que dict ung aveugle du Pont Nouveau, auquel il avait jeté à son accoustumée une grande poignée d'argent : « Ou tu es l'Empereur, ou messire Febvrier du Pertuis. »

Mais s'il estoit aumosnier et charitable en cela, il estoit bien autant libéral és autres personnes, et principalement à l'endroit des dames, lesquelles il attrapoit aisément par cet appast, car le louis d'or n'estoit pas plus descrié des bonnes ribaudes de ce temps-là qu'il n'est aujourd'hui, et croyez qu'elles n'en estoient pas moins friandes, et des bombances aussi et des parures.

Il avoit telle renommée gaillarde que quand il arrivoit dans les coulisses ès théâtres quelque belle fille fraîchement débarquée qui fust belle, il la venoit aussitôt accoster, et l'arraisonnant, il disoit qu'il la vouloit dresser de sa main. Quel dresseur ! Je crois que la peine n'estoit pas si grande comme à dresser quelque poulain sauvage.

Aussi l'a-t-on veu aussi, cet incontinent Febvrier, escrire certaines télégraphies secrètes à de vieilles bagasses toutes embaguées ès doigts et tirebouchonnées ès cheveux, pour leur dire : « Dépêchez langoustes fraîches et non gastées. » Tant il avait paour de voir faillir cette gentille marée !

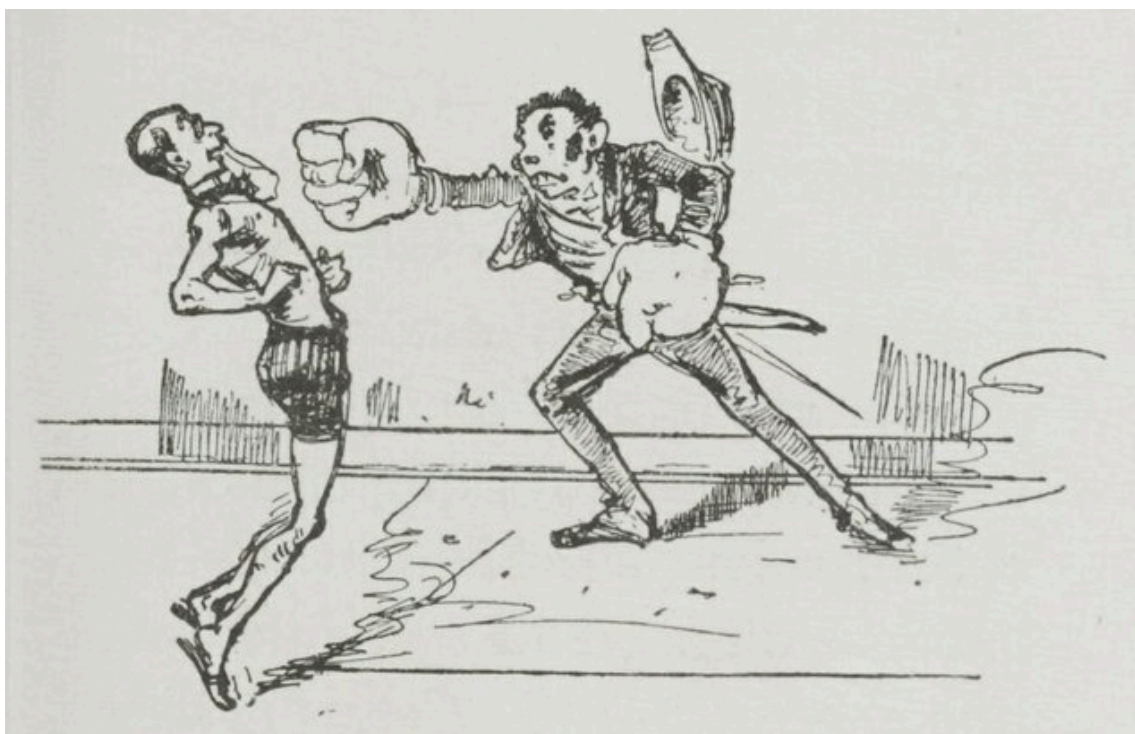
Ce estoit belle langouste, jolie et bien savoureuse que la demoiselle Pétersson, comédienne ès Gymnase, de laquelle, quand il eut une fois gousté, ledict Febvrier perdit le goust de boire et de mangier aultre chose, tant il estimoit délicate. Aussi estoit-il fort ombrageux à son endroit et devenoit jaune de jalousie comme un coing meûr : et la surveilloit et espioit à la maison, à la pourmenade, dans les boutiques, voire jusques dans les recoins coulissiers du théâtre. Mieux eût-il fait de ne point chercher ainsi partout des cornes pour en charger son front ; car, en pareil cas, quiconque cherche, treuve facilement : *Quærite et invenietis*, disent les saintes Escriptions.

Donc, ung soir, il treuva. Quoi ? direz-vous... Ne niaisez pas, vous le savez ci-dessus...

En ouvrant soudain l'huis de la logette où Blanche Peterson changeoit ung costume contre ung aultre, à l'endroit juste où n'estant pas encore vestue du second, la comédienne était déjà dévêtue du premier, – le jaloux veit que sa folle et meschante maîtresse estoit bien et bellement en train d'espouser en secondes noces (estoient-ce secondes ou troisièmes, je ne

sçays) un godelureau tout transi de l'irruption subite et inopinée du fascheux. De quoi Febvrier, fort desconfit, se dict tout bas : « Ha ! j'en ay. » Puis, fasché et rageur de la puce qui le piquoit, le préfet à poingne se mit à poingdre dru et fort le villain – ainsi puis-je l'appeler, car ceux qui vous en donnent à porter ne paroissent guières jolis, au regard du mari, s'entend, et non de l'honneste dame.





Lors, le battu poussa tels gémissements, vociférations et hurlements que toute la salle, depuis l'orchestre jusques aux logis des poules, autrement dict poulailler, en eut les aulreilles qui cornoient et bruissaient terriblement. Ce fut la cause d'un grand scandale, car, ung chacun disait : « Cettuy préfet ha trop de poingne : il besogne et tripote les gallants de sa dame, comme s'il donnoit du maillet sur une tête mahométane. »

Febvrier du Pertuis veit bien, en effet, après meûre réflexion, que son cas de préfet devenoit difficile ; en ces sortes d'escandales d'amourettes, il faut tousjours se tenir coi préfectoralement, et ne pas crier ny taper, car le sujet en estant publié, fait mouvoir désagréablement la cour et la ville, et tant plus il est remué, tant plus mal il sent, ny plus ny moins qu'une grande puanteur quand plus on la remue.

A donc nostre préfet batailleur s'en alla tout droitement l'endemain matin chez le ministre des affaires de l'intérieur et lui confia son cas, en s'écriant :

– Dégommez-moi, je vous prie, comme simple timbre-postal hors d'usage.

– Etes-vous fol du cerveau ? respondit le ministre.

- Foin de ma préfecture ! répliqua l'autre, je lasche l'office à d'autres.
- Vous ne le lascherez point, vous dis–je : ung préfet tel que vous est fait d'estoffe trop prétieuse pour qu'on le quitte à si meschant prix.
- Ne me retenez point par le pan du pourpoint : je m'en vas.
- Je vous requiers de ne point partir : l'Empereur m'en voudroit mal de mort, de casser ès gages un serviteur tel que vous.

Sur quoi, regardant ung ruban rouge qui adornoit le pourpoint de Febvrier, la benoîte Excellence s'exclama :

- Or ça, que Satan me patafiole, mon cher Febvrier, mais nêtes– vous donc encore que chevalier ès Légion d'honneur ?
- Par Dieu, oui ! fait le préfet.
- Dès demain, sans plus tarder, je vous décrète officier, et ung chacun s'écriera : « Il l'est ! il l'est ! Il l'a mérité. »

Febvrier du Pertuis s'esclaffa de rire, avec des tortillements de côstes en veux–tu en voilà.

- Excellence, dit–il pour finer, vous avez trouvé le joint. Adonc, je resterai préfet et deviendrai officier, puisque tel est votre gracieux plaisir. De cette façon, quand les pompiers ruraux verront ma boutonnière enrubannée plus que de coutune, l'idée ne leur viendra point de regarder l'ornement décoratif et biscornu qui est sis à mon front.



Voilà un dire bien plaisant, pour un préfet !

FAUT-IL BAILLER DES ESCUS

AUX DAMES.

Estant à festiner l'autre soir avecq des dames et damoyselles très gallantes, et point vergogneuses du tout, l'entretien tomba sur les libéralitez et générositez de messire Nouvardy pour la belle Lionnette de la *Princesse de Bagdad*. L'advis de presque toutes estoit que cette dame de rue et vertu « traversières », avoit esté bien dégoustée de jeter la clé du million par la fenestre.

Les unes disoient : « Les escus des hommes sont toujours bons. » Une autre opinoit de cette sorte : « Cette Lionnette fait la renchérie pour picquer au jeu les enchérisseurs. » Une autre encore : « Un gentil million de louis d'or bien frappez à la Monnoie ne se rencontre point tous les jours dans le pas d'une mule. »

A l'une, je demandai à quoy les dames légères de mœurs prenoient plus de plaisir, ou à prendre amant ou à prendre argent. Elle répondit : « A tout. » Les unes disoient : « Où gête ce Nouvardy, que j'aille incontinent frapper à l'huis de son arabis coffret ? » Les autres : « Il est bossu : je veux avec ma paulme frotter sa bosse. » D'autres enfin : « Nous allons lui dépescher nos huissiers, feuilles timbrées et factures non acquittées, afin qu'il solde toute cette marchandise à procez. » Aux autres on demandoit quel cas et estime elles faisoient du paouvre mary de Lionnette, à quoy elles respondoient que d'un homme ruyné et sans le sol il ne falloit non plus se soucier que des chaussettes anticques de Marc-Aureille.

Bref, cent mille brocards et sonnettes sur ce subject, nous nous entredonnions ainsi à table, comme j'ay veu, que c'estoit une très plaisante gausserie, et chose à contempler et ouïr.

Lors, les opinions estant déduictes de toutes parts, je prins la parole à mon tour, et riant du bout du nez et des lèvres (car nous avions moult beu), je dis cecy :

– Ne trouvez-vous pas, mes dames, que la licence qu'ont les dames de soy enrichir par les libéralitez et cadeaux des hommes, est une grande inégalité et iniquité qui poise lourdement sur nos laides testes masculines ? Puisque les femmes se donnent la joie de palper et serrer sans honte nos escus mignons, pourquoy un beau chevalier et cavalcadour, duquel une femme est encapriciée, seroit-il mal veu et deschiré dans son honneur pour toucher les fermages et revenus de sa besogne gallante ?

– Ho ! ho ! feirent à ce propos ces dames, vous allez bien, vrayment ? Seriez-vous entretenu, d'aventure, petit Bourdeau ?

– Nenni, mes dames, point ne le suis ny l'ai été, ny le serai jamais, hélas ! veu mon grand aâge et ma teste chenue. Et je puis bien dire, à tel propos, comme mon aïeul, le sire de Brantôme, que je me puis vanter d'avoir servy en ma vie d'honnestes dames et non de petite estoffe : mais si j'eusse voulu prendre d'elles ce qu'elles m'ont présenté et en soutirer ce que j'eusse pu, je serois riche aujourd'hui, ou en bien ou en argent ou en meubles, de plus de vingt mille livres que je ne suis, mais je me suis toujours contenté, en telle matière, de me payer en monnoie du petit Dieu Cupidon, ce que j'estime à plus haut prix.

– Voyez le plaisant qui fait de l'homme aymé ! me cria-t-on avec mocqueries de tous costés.

– Or, donc, continuai-je sans m'émouvoir de plus, il faudroit que la loy fust égale et équitable pour ung chacun des deux partis prenans, comme cela se voit encore aujourd'hui en nopces légitimes, dont les hommes célèbrent bien souvent la feste, non pour l'amour de la damoysselle, mais pour les jolis yeux de ses escus. Dans les temps anciens, on a veu des dames aymantes qui estoient forts co pieuses et libérales en amour, dont elles n'ont supporté aucun reproche ny remords.

J'en ay ouï parler d'une, qui estoit bien faisante de toutes façons, car la moindre de ses escharpes et faveurs qu'elle donnoit à ses serviteurs estoit de cinq mille, dix mille, voire vingt mille escus, où il y avoit plus de broderies, de perles, plus d'enrichissements, de chiffres, de lettres hiéroglyphiques et belles inventions, que rien au monde n'estoit plus beau. Une autre, que j'ai ouï nommer, donna ainsi à son amy la plus grand'partie de ses pierreries : si bien que lorsqu'il feit maçonner un hôtel dans les Champs-Elyséans, on disoit de partout qu'il pouvoit bien bastir, puisqu'il avoit force pierres amassées et accumulées.



- Je le cognois, me respondit une dame, je sçais comment il a nom.
- Quel est-il ? demandai-je curieusement.
- Il a été fabriqué à la mesme usine que la *Princesse de Bagdad* : il s'appelle de son vray nom, *messire Alphonse*.

Là-dessus, toutes ces dames de s'esclaffer avecq ces messieurs : dont je ris plus fort que les aultres, car mon discours n'avoit eu d'autre importance que pleume au vent, et entre fols assemblez, mieux vaut dire des joyeulsetés non pas que des bestises.

Comme je m'excusois devers la compagnie d'avoir plaidé la cause de la dot au masculin, dans la haulte cocotterye, la petite Fripouillète, naïfve

bécasse comme on veoit peu, me tira par la manchette et me dit à voix basse :

– Monsieur de Bourdeille, vous seroit-il loisible de m’emmener un soir en les recoins coulissiers de la Comédie–Françoise ?

– Petite cocquine, je vous veois venir. Le jeune Delaunay vous a tapé en l’œil !

– Nenny.

– Lors, c’est ce scélérat de Maubant qui vous a ravi en extase ?

– Vous n’y êtes point !

– Adonc, petite fûtée, quel besoin avez vous d’aller vous débrider dans les coulisses théâtrales, qui sont proprement le couloir d’enfer pour les damoyelles vertueuses ?

– Je voudrois aller ramasser la petite clé précieuse du coffret que Lionnette jette tous les soirs par la fenestre ouverte.

Faites donc de la morale bien preschée à ces testes de linottes lascives. Voylà ce qu’elles vous respondent ! Oh ! les jolies fripe– sauce !

LE REVEIGLION DE NOEL

Voicy ce bon jour de la Noël, duquel nostre mestre honoré François Rabelais a dict très bien :

Le jour est fériau
Nau unau, nau !

Nau est yssu de *Noë* et *Noë* de *nau*, ce est tout ung

En cettuy jour, tous les bons christians, voire les bestes doivent reveiglioner en l'honneur du doux Iesus le Nazaréan ; qui vient èscalotte terrienne pour dessalir, blanchir et esponger tous les péchés et coulpes des paouvres mortels à deux pattes.

Beny soit ce reveiglion que doivent fester en chœur le bœuf et l'asne, veu que ces deux bestes adverties des rois maiges, vinrent tout à trac eschauffer de l'haleine et du museau le doux Iesus, en son estable, ains qu'il est dict dans cettuy Noël du patois de mon pays :

On di que cé pôvre bête
N'ure pas vu le pôpon,
Qu'elle se mire ai genon
Humbleman boissant lai tête.
Que d'âne et de beu (*bœuf*.) je sai...
Qui n'en airein (*auraient*) pa tant fai.

A ce propos de pôpon, j'en ai ouy conter une jolie naïfveté d'enfant que je veux vous dire, sans aultres circuits ny détours.

Y avoit une fois, en le faubourg de Monsieur Saint-Denis, une maisonnée bourgeoise et quincailière par l'enseigne, où, dans la nuictée du vingt-quatrième au vingt-cinquième de Dixembre, on festoyait la noissance du

Sauveur du monde de façon grasse, solide, et aucunement mesnagère. Ce estoient d'abundantes plâtées de toutes saulces : andouilles rebondies, langues fourrées, cochons truffés ès pieds, dindes farceuses, saucisses bruslantes, boudins pétant de haulte graisse, et quantité infinie de bons morceaux arrousés de dives bouteilles à long col et à belle panse.

Le tout cuisait sous une belle cheminée à ample manteau, dont la maison estoit ornée, comme les vieux chasteaux campagnards, cheminées de l'espèce antique telles qu'on n'en veoit guères en la cité parisienne, par l'étrainte obligation des citoyens de se logier dans des caiges menues d'un poulce carré (maudits soient les propriétaires !)

Lors, devant la cheminée estoit appostée la marmite, et dedans la marmite des andouillettes mijotoient chaudement, et devant la marmite entr'ouverte un chat Grimppeminaud, les yeux mi-baissés, s'estudioit à pêcher, à l'hameçon de sa patte, une gentille andouillette cuite à point, pour s'en reveigloner en chattemite ; mais gare les brulures !... Le chat se disoit en son intellect animal (car comptez que les animaux ne sont pas tousjours des bestes). « Ron, ron, ron, comment attraperois-je l'andouille, sans m'eschauffer la viande ? »

Assis à costé du chat, et bien esveiglié quoiqu'il fust près de la douzième heure de nuict, un gentil mioche, les yeux grands'ouverts, contemploit ce jeu et assaut de la marmite, et s'en rigolloit intérieurement comme un cent de mouches laschées sur des confitures.

Pensez sa joie et l'esclaffement de son petit bedon, lorsqu'il veit le chat en bel appétit fourrer dedans la marmite son museau moustachu, et à l'extrémité de ses aiguilles de la machoire, en tirer une andouillette humide et fumante avec un gentil saut d'adresse, mais non. sans que l'eau bruslante lui eschaudât un petit le poil, voire le cuir d'en dessous, dont il poussa un miaulement rauque qui n'estoit pas plaisir unique de mangier de l'andouille de Noël.

L'endemain du reveiglion, le paouvre chat eschaudé d'eau bouillante, se mit à semer ses poils de ci de là, un peu partout, comme s'il fust atteint de calvitie précoce. De quoi ayant demandé la cause à son père, le mioche obtint cette réponse bien morale et saige :

– Le chat, mon fils, perd plume et poil, parce qu’il a voulu mangier de l’andoille par fraude et larcin. Ainsi, il ha le juste châtiment de son péché de gourmandise.

Le mesme soir, l’enfant venoit de dire ses prières, oraisons et dévotes patenostres, et la bonne alloit le couchier en son chenil, lors que le regard de l’œil dudit mioche fust tiré vers la sienne maman, déjà un peu meûre et déplumée, qui se dévestoit et désatiffoit pour la toilette de nuict.



Elle avoit osté son couvre-chief enrubanné et elle accommençoit de jecter sur la table les fausses nattes, crépons postiches et le chignon adjouté de derrière la teste, si bien que la forest touffue de sa chevelure estoit as’t’heure desgarnie et déboisée comme un vray genou.

– Ho ! ho ! je vois ce que c’est ! s’écria l’enfant qui n’avoit pas langue en poche, maman sûrement n’aura pas été saige.

– Que signifie ce propos ? demanda le père.

– Hé ! répliqua le petit rieur, maman sème plume et poil de partout, comme le chat villainement gourmand. Je veois bien, à sou chief dégazonné, qu'elle a dû mangier trop d'andoillettes bruslantes au réveiglion de la nuict dernière.

Ce propos miochard n'est-il pas gentil ?

J'aime mieux ces naifvetés enfantines que les mots sçavants et subtils des laboureurs d'esprit, et j'ai ouy conter par la mienne mère que le doux Iesus, duquel nous allons fester le Noël, les cueille préteusement et les couche par écrit sur un livre d'or, lequel est quasiment le *Journal pour rire* ou *Gazette hilare et joyeulse* du Paradis que je vous soubhaite à tous. Ainsy soit-il !

POURQUOY LE DIABLE N'HA PLUS DE CORNES

Ung soir dernier, j'étois allé ouïr chanter Faust de mestre Gounod par le bon comédian et vocaliseur Maurel, lequel est bien barytonnant (du gosier s'entend et non de l'autre instrument que François Rabelais dénomme tout à trac).

J'étois sis en un doux et moëlleux fauteuil, par la grâce de Louis (lequel peut dire à l'exemple du roy quatorzième : « l'Opéra, c'est moy »), lors que je veis issyr de l'enfer de dessous, , avecq grande fumée sulfureuse, ce beau diable de Méphistophélès,

L'espée au costé, la pleume ès chapeau,
L'escarcelle pleine, un mantel fort beau
Sur l'es paule.

mais de cornes sur le front aucunement ; et si, j'avois tous jours cru sçavoir que le diable n'alloit point de par le monde sans ses cornes diabolicques, lesquelles sont l'attribut et vray décor de sa villaine teste.

Dont je demanday au mien voisin, le plus proche enfauteuillé à costé de moy, pourquoy ce méfistofélic Maurel avoit quicté sa branchure au vestiaire, par avant de venir vers la rampe allumée.

Lors, ce bon abonné, inclinant son chiefvers le tuyau de la mienne aulreille, me respondit :

– Ce est tout une histoire bien curieuse et gentiment satanique. Vous plaît-il que je vous la conte ?

– Par Dieu, lui feis-je, j’ouvre mon ouye grande comme la double fressure de Rosine Bloch.

Voicy le conte qu’il me fait (est-il vray ? allez-y veoir)

« N’y a pas bien long temps, le meschant Méphistophélès, en humeur de rêverie et excogitation, se pourmenoit le soir ès Cham ps– Elyséans ; lors, apercevant l’abord du Cirque–d’Eté, libre et sans garde aucune, l’envie lui print d’entrer céans et d’y vestir incognitus un costume d’écuyer, de chien sçavant, de çinge J ocko, de danseur de corde ou déguisement d’autre espèce, afin d’engluer et damner quelque âme de gentille et virginale écuyère et la traîner perfidement dans son ord et puant chaudron d’enfer.

« Par quoy, ayant réfléchi une minute, il aima mieux soy enfroquer d’un maillot clownesque, d’autant que les deux mèches d’en haut du clown serviroient mieux à cacher ses cornes. Et ainsi vestu, fit des sauts de carpillon, tordions, démantibulations de l’espine du dos, virgules avec la teste en bas, points et virgules avec les jambes en l’aër, coups de pied à soy-même dans les fesses, omelettes retournées sur le ventre et son contraire, et aultres divertissements joyeux qui font claquer le bedon d’aise aux badauds parisiens.

» Dans cettuy nouveau métier, Satan estoit vrayment joli à veoir : son maillot collant sur peau faisoit valloir ses formes avantageuses et promettant du bon temps aux dames. Une chacune disoit : « Ha ! qu’il est beau ! Ha ! qu’il est beau ! Onc n’avons rien veu de pareil n’y mesme d’approchant, depuis le tant regretté Léotard. »

« Ne vous estomachez donc point, si je vous dis que le clown méfistofélic receut un papier bien odorant à l’ylang–ylang d’une belle et honneste dame qui l’avoit miré tout le temps et guigné de son regard lascif, et qui lui assignoit un rendez-vous le mesme soir, au départir du Cirque. Satan ne voulut fallir à l’invite gallante, d’autant que la belle dame, enamourée de clownerie, n’estoit point une beauté « meure », comme dame Marthe Schwerlein, mais une beauté caillée, rose, poupine, bien en point et bastie pour faire oublier Dieu au plus saint homme du callenderier.

» – Chut ! fait la dame en ouvrant son huis à ce Léotard diabolic, ne mouvez point vos pieds avec trop fort remue-ménage, car j'ay un mary qui dort et ronfle comme toupie, dans la pièce prochaine.

» – Ah ! vous avez cette villaine beste qui s'appelle ung mary ? répondit Satan avec ung soubrire sournois.

» – Oui, messire ! Ung mary vous fait-il peur de fasson à émouvoir les entrailles de votre gentilhommerie ?

» – Moy, pe !..... Vous ne me cognoissez guières, ma mie. J'ay toujours cuy.dé qu'un mary estoit le meilleur assaisonnement de l'amour, et s'il ronfle, n'y a pas de plus délicieuse musique pour accompagner la chanson des gallants.

» Pensez qu'il disoit telles choses, pour accroître et doubler le péché, par le plaisir que les dames, je dis les plus preudes, trouvent à manger secrètement du fruit deffendu hors des nopces légitimes.

» Sur ce dict, qui fut suivi d'autres propos et devis très aimables, entre Satan et la dame, le benoit mary, qui dormoit dans la chambre voisine, accommença de s'esveglier par le bruit de paroles qui lui venoient au travers des fissures du chambranle de la cheminée. « Holà, ce dit-il, il y a eu seûrement quelque chose chez ma moitié. »

» Et le paouvre homme, sautant du lict comme une puce, vestu d'une chemise seulement, la teste adornée d'un madras, vint, l'espée à la main, pour occire le voleur.

» Tenant l'espée de la dextre, et une bougie allumée de la main senestre, il entroit déjà dans la chambre, lors que soudain un grand diable, caché derrière les courtines de l'alcôve, se monstra tout à plein, mit ses pieds en haut et sa tête en bas, et pirouettant une, deux et trois fois sur soy-même, jecta sa teste à l'envers sur celle du paouvre mary, et lui planta au travers du madras ses deux cornes dans le crâne avecq une telle force qu'elles y sont demourées depuis, comme vissées et chevillées par les maléfices du diable. Puis, Méphisto disparut par le manteau de la cheminée, laissant le mary humer la traisnée de soufre qu'il avoit laschée derrière son pied fourchu.



» Voilà pour quoy, messire, le baryton Maurel n'est plus encorné dans le rolle de Méphisto. Le diable n'a plus de cornes, depuis qu'il les a quictées aux marys qui le sont. »

– Oh ! oh ! lui dis-je, il me semble que les paouvres maris en portent depuis plus longtemps que Franconi a basti son Ci rque. Ainsi, le roy

Menelaüs, par exemple.

– Je vous entends, m’interrompit-il, mais autrefois, ce n’estoit que cornes d’allégorie, vraies cornes en carton peint. Aujourd’hui, ce sont cornes naturelles, en bel os, bien greffées et emplantées, et de solide qualité. Voyez plutôt les testes maritales des loges de prime rang !... »

Lors, ma lunette en main, je me virai de trois quarts et j’aperçus, sur tout le tour des loges, voire de rang deuxième, une belle et longue rangée de fronts qui en avoient. et de quelle taille, vous n’imaginez pas !

V oylà, dites-moi, une singulière vision !...

Pour m’asseurer que je n’avois point la berlue et bien arreguarder, je soufflai de mon haleine chaude sur mes verres lunettiers, m’apprestant à les frotter dru, pour mieux voir, lors que je veis qu’un fol insecte s’estoit, en vray étourdy, glissé entre le prime et le deuxième verre de la mienne lorgnette. Pasques Dieu, mes amis, ce estoit un hanneton !...

LE CAS DE LA VIEILLE

Le Conservatoire est dict de musique et de déclamation, mais non point conservatoire d'honneur virginal et pucellier. Je m'en rapporte sur ce à plusieurs bons juges et critiques patentés, pour les bons morceaux qu'ils ont tastés des gentes demoiselles à qui ils départent, chaque an, primes, mentions et accessits.

N'y a pas longtemps qu'une vieille femme que j'ai cogueue, allant ainsi solliciter un magister de l'aréopage pour ses deux filles, qui briguaient l'accès de la Comédie-Française, ou maison Molièresque, il y eut quelqu'un qui dit :

– Qu'y va-t-elle faire ? Ne devrait-elle pas plutôt dépêcher ses deux tendrons ? Une telle carcasse de Mathusalem ne saurait gagner aucune cause, voire bonne.

Aussi vous comptez bien qu'elle fut reçue et rabrouée d'importance, comme chien traînant casserole à la queue dans un jeu de quilles. Dont elle se décida à finir par où elle aurait dû commencer, et envoya au magister à bedon et à lunettes, l'aînée de ses filles, donzelle accorte, friande et désirable au possible, mais bâtie pour jouer la comédie ainsi que chèvre pour ramer les choux.

Et d'autant que le bonhomme, malgré l'âge, était fort gallant et amateur de jeunes beautés, et disait des mieux, il sut si bien conquérir la demoiselle dès l'abord de la première visite qu'il lui prit le menton, la joue et le reste sans la plus petite défense pour protéger le corps de place. Elle y trouva goût et y revint bien des matinées,

De quoi la vieille, inquiète de ces allées et venues, fit gourmandes et remontrances à sa fille : « N'ayez crainte, lui riposta celle-ci, notre ami et

protecteur a la vue si basse qu'il lui faut du temps pour tout voir et bien peser mes talents. »

Tout cela se démena si bien que la jeune Blanchette, ensorcelée du grison amoureux, se mit à jouer des rôlets intimes qui n'ont point été écrits pour les représentations et scènes publiques. Et dura ce divertissement quelques mois sans escandale, et n'en résulta nul mal, inconvenient ni fâcheuse boursuflure pour la demoiselle.

Au bout d'un temps, un souci print la vieille qui vint trouver le sire, et lui dit sans barguigner : « Ça, vous répétez la pièce de longueur ! Sera-t-elle bonne au moins et l'élève montre-t-elle des dispositions ? »

Ce à quoi le vieux ribaud répondit :

– « Votre fille est vaillante, madame, alerte de jeu, assidue à la réplique, mirifique à l'attaque, très attentionnée aux leçons et enseignement de son précepteur, aussi experte pour le geste, les mimes que pour la diction de la langue, et nul doute qu'elle ne soit bien vite coqueluche du parterre et favorite très prisée des braves et honnestes hommes. Mais quittez-la-moi encore une ou deux semaines, pour qu'elle acquière ampleur et rotondité suffisantes dans son jeu. »

Ainsi fut-il fait, sur la licence accordée par la benoîte matrone. Et les deux tourtereaux, quoiqu'elle fût jeune et jolie, et lui ord, vieux et puant, s'en donnèrent encore, quelques huitaines, bien et beau à leur aise : à la fin de quoi, elle débuta par produire, non sur *les planches*, mais sur le planchier des vaches, un petit chef-d'œuvre, èsarts de sa façon, bien en chair et en os, vivant, gigotant et barytonnant à merci.

Si la vieille fut contente de ce neuvième mois, qui tombait comme Mars à Noël, je vous le laisse à conjecturer.

Voyant qu'on lui avait donné à en garder, elle rumina une vengeance en sa cervelle parcheminée, et alla promettre au séducteur et vieil éducateur de jeunes débutantes de lui servir, en seconde entrée, sa fille cadette qui était dans sa fleur printannière, pour finir et parachever le festin : « parce que, disait-elle, une seule conquête pour un César n'est que pour le mettre en bel appétit. »

– Topez là ! repartit le céladon, en se pouléchant les babines en manière d'arrhes de plaisir.

– Seulement, ad jouta la fine commère, comme ma cadette est de complexion pudique et baisse volontiers le regard au milieu des galants, je vous fais prière de bien vouloir ôter ces vilaines lunettes (ce disant, elle lui décoiffa le nez), et ne vous permettre de biscotter les joues de ma fille qu’à l’aveuglette, dans l’entrebâillement d’une porte mi-ouverte, – pour la première fois seulement, car pour la suite, je vous assure d’autres contacts et ébats.



Le pauvre homme y consentit, et la peu scrupuleuse commère passa dans la chambre d’à côté pour préparer le fin régal. Elle retroussa cotes, jupes et chemise, et se hissa sur un escabeau, entre deux portes en invitant le bonhomme à venir voir ce qu’un ministre fameux montra un soir, en pays de Grandvaux entre deux chandelles escandalisées.

– Venez-vous ça, dit-elle ; les jolies joues roses de ma fille n’attendent que votre heur et bon plaisir.



L'autre s'abattit sur l'appât comme moineau pillard sur un bouquet de cerises, et il s'en donna d'embrasser, comme s'il avait souffert de famine depuis vingt ans et plus.

– Ah ! par ma foy, disait-il, quelles joues mignonnes et potelées ! C'est vray duvet de pêche, qui doit servir d'enveloppe à un fruit bon et beau ! J'en mangerai, n'est-ce pas ?... Oui, par Dieu ! j'en veux avoir mon contentement !... Ah ! madame, ajoutait-il, la figure de la cadette est

encore mieux que celle de votre aînée : elle a le front plus haut et découvert. Ceci est signe certain de grande intelligence !...

Vous pensez si la vieille s'esclaffait de rire. de l'autre côté, vous m'entendez, car de cette face— ci elle sut garder toujours son sérieux.

Voilà pour apprendre aux vieux myopes à embrasser sans bécoteries. Par punition de leurs péchés et débauches, ils embrassent parfois le visage d'un amour qui, à l'encontre du petit Cupido, n'a pas besoin d'avoir yeux bandés pour être à tout jamais et incurablement aveugle.

DE L'ÉPREUVE

FRANC—MAÇONNIQUE

D'AMOUR

Nous sçavons que les belles et honnestes damoyselles aiment les vaillants hommes et les mettent volontiers à l'épreuve du fer pointu ou du glaive tranchant, paravant de rompre leur jeusne de chasteté en leur faveur. Ce sont, à vray dire, les essays francmaçonniques dont use la belle déesse Vénus pour s'asseurer si l'acier masculin est de bonne trempe, et s'il n'est point subject à bris, paille ou fêlure, dans les grandes et périlleuses rencontres.

Vous avez lu déjà sans doubte, dans les *Cent Nouvelles* de la reyne de Navarre Marguerite, une très héroïque histoire de cette dame de Milan, qui ayant donné assignation à l'amiral de France, M. de Bonnivet, elle apposta la nuict ses femmes de chambre avec des espées nues pour faire du bruit sur le degré, ainsi qu'il seroit prest à se coucher ; ce qu'elles feirent très bien suivant en cela les ordres de leur maîtresse, qui, de son costé, fait l'effrayée et craintive, disant que c'estoyent ses beaux-frères qui s'estoyent apperceus de la frasque, et qu'elle estoit perdue, et patati et patata, et qu'il se cachast vite derrière la tapisserie. Mais M. de Bonnivet, sans paour ny tremblement, print sa cape à l'entour du bras et son espée en l'autre, puis il accommença de charger sur le degré, où il treuva ces femmes avec leur tintamarre, dont il rit à bedon débédonné et leur ferma bellement la porte au nez, en leur criant d'aller au diable d'enfer. Dont la dame milanaise fut très fière et le paya de

sa belle vaillantise, comme il est dû aux chevaliers gagnants dans les tournois.



En cettuy siècle dix-neuvième amprès Jésus-Christ, les dames sont moins gallantes et non tant policées que celles des cours d'amour du temps jadis. Par les progrès et advancements de la chimie, de la mousquetterie, de l'artillerie, et aultres sciences homicides, elles ont quicté la mode de l'antique franc-maçonnerie si aymable et si doulce aux chevaliers, pour occire, massacrer et traiter de mille villaines façons la gent masculine, accusée par elles de paillardise, félonie et bagasserie générales.

Voyez les terribles humeurs de femmes ! Pour une menue écorniflure au contrat ou legier découchaige d'une nuictée seulement, elles ne dédaignent d'enchargier des revolvers de petits boulets et des pots remplis de vitriol jusques à lagueule, pour vous brusler le nez comme un boudin ou vous perforer la peau en pertuys d'écumoire. Dont nos nez et nos peaux se passeroient bien, grand mercy !

Je cognois, de par Paris la grand'ville, une jeune et honneste damoyse, non des plus preudes, qui usa du vitriol dernièrement avec son amoureux, d'une bien drôlatique et ingénieuse façon. Comme elle sçavoit qu'il n'estoit

point brave et qu'à la prime lueur du dangier, il s'en alloit tout à trac et à plein dans ses chausses, elle résolut de lui faire une grande paour pour l'accoustumer aux manières des dames d'à présent de giboyer aux messieurs.

Lors, le soir, paravant qu'il rentrât du tripot où il se faisoit tous jours plumer comme une oie à deux pattes, elle glissa dans le mitan du sien corsage, bien rondelet des deux costés, une petite fiole à senteurs dont elle empuantait habituellement son linge à nez dict mouchoër et toutes ses fines estoffes de dessous. Elle avoit rempli ladite fiole d'une liqueur secrette dont vous cognoîtrez bientôt l'alchimique composition.

Adonc, à son arrivée, elle se monstra à lui, dressée comme une vipère sur sa poincte, et les cheveux en l'aër comme une Furie deschaînée, et croisant ses bras potelés sur sa poitrine en double poëre :

– Or ça, dit-elle, d'où venez– vous ast'heure ?

– Je viens en droite ligne du cercle, ma doulce amie, et, par ma foy, j'y ai perdu les miennes culottes.

– Vous mentez par la gorge, mon beau sire ; vous venez en droiture de chez une belle fripe sauce que je sçais.

– Sur ma pochette vuyde, je jure, ma mie, que j'ai songé à faire l'amour ce soir autant qu'à aller tremper mes deux gros orteils ès pieds dedans la Seine.

– Ne plaisantez point, monsieur, car on n'y a point de quoi rire.

– Permettez, ma belle. N'y a pas de quoi larmoyer non plus.

– Si vraiment, vous larmoierez pour votre châtiment, mon bel amy, et vous verserez tant de pleurs amères que votre poupon et mignonnet visaige va en être à l'instant inondé.

Ce disant, elle print la fiole cachée dans le rempart baleinier de ses deux testons, et l'ayant débouchée vite, elle jecta le liquide sur le museau de l'amant tout pantois.

Sitôt faict, voici le freluquet qui se met à vociférer comme asne qui ha de l'amadou allumé dans l'aulreille, puis il fait des tordions, sauts de carpe et culbutes de clown sur le planchier, il frotte le tapis avecq ses badigoinces, époussette les meubles de ses deux joues d'en haut, et se vire et revire un

quart d'heure durant comme diable noyé dedans l'eau bénite, tout en s'écriant : – Ha, j'en tiens. La coquine m'a vitriollé de laide façon !



Mais elle, oyant ce fol apôtre qui se tordoit, se tordit à son tour, mais d'autre manière, en s'esclaffant de rire et disant : « Mon paouvre benêt, ce n'est que de l'eau claire, dont je t'ai rincé la frimousse. Cettuy vitriol sort de la source Wallace d'a costé. »

Une belle et honneste dame du temps jadis auroit dit à ce maître poltron : « Or ça, vuydez de mon lict ; je ne l'ai point emplumé et matelassé pour les prester à une poule humide de votre espèce. Parquoy vuydez. »

Mais la belle damoiselle de ce temps-ci se dict que jamais elle ne trouveroit un homme aussi bête que celui qu'elle venoit d'arrouser, et ce fut la raison pour laquelle elle le garda préteusement, d'autant qu'il estoit riche et arrousoit bien avec son arrousoir d'escus. Admirez la différence des tem ps et des femmes !... Pour moy, j'en suis encore tout esbahi.

L'HEUR ET L'HEURE DE L'ABSINTHE

Le capitan Frochard, dict le vieil culottier de peau par ses amis et cognoissances, est assis, à l'heure absinthale de l'armée françoise, en la *Taverne ès officiers* (cinq heures, cinq heures et la demie, ains qu'il est accoustumé) :

– Hé, là, là ! ce fait-il, gars Auguste, baille-moi une absinthe !

– Boum ! voilà, capitan ! respond le gars.

– Or çà, Auguste, ne pourrais-tu, par adventure, dire : « *Mon capitan* », sans t'écorchier le gosier. Voire, baille-moi incontinent la gazette dénommée le *Monitoire de l'armée*.

– Cettuy journal que vous demandez, mon capitan, est as'theure ès mains du lieutenant Baleuchon.



Lors, le capitaine Frochard se vira de face vers ledict gradé, enfoncé du nez, de l'œil, du menton et de tout dans sa lecture :

– Or, dictez-moi, lieutenant, y a-t-il nouvellement du nouveau dans cettuy *Monitoire* ?

– Par Dieu, je n'en vois guières, répondit le lieutenant interpellé, sinon aucuns achats de fourrages, foins et aveines pour la cavallerie légère.

– Ventre – Sainte – Cunégonde, vous me la baillez belle avec votre foin ! Feriez-vous mine de croire que j'en mange des bottelées ?... Vray Dieu, je ne touche pas à cette pasture du colonel. Et, amprès, qu'y a-t-il de nouvellement nouveau dedans le *Monitoire* ?... Auguste, baille-moi une aultre absinthe.

– Y a, fait le lieutenant, y a le capitan Regnier qui fait chassécroisé avec le capitan. Je ne puis deschiffrer le nom, à cause d'ung pasté d'encre....

– Le capitan Regnier. Tendez donc, tendez !... Mais, je le cognois mieux que vous, le capitan Regnier !... Ce estoit en l'an de grâce 18. Nous étions tous les deux de façon respective et subséquente fourriers dans la cité de Lille, pays de Flandre, sis en France, Europe. (Je ne sçais si je m' fais

sufisamment comprendre !) Or, sçavez-vous ce qu'il fait, votre capitaine Regnier, dont vous avez la bouche pleine, et duquel venez m'emberlificoter, à propos de bottes venues là comme poils sur potaige ?... Il rongea la *grenouille* jusqu'à l'os (sçavez-vous c' q'ca signifie), autrement dict, il di-ssi-pa la monnoie qui emplissait la gamelle de son esquadre.... M't'endez, nom d'ung tonnerre ?....

– !!!!!...

– Las ! me direz-vous, on est jouvenceau, fourrier, vuydé ès poche, on joue au dez, on attrappe culotte, on avale grenouille, ce est la destinée commune, autant nous en a pendu à tous au nez !... Cette indigestion batracienne et grenouillère d'ailleurs ne nuit point à son advancement, veu que je le veis, la sixième année d'après, sous- lieutenant dans la cité de Grenoble, en province du Dauphiné, , sise en France, Europe (je ne sçais si je m' fais suffisamment comprendre). Or ça, sçavez-vous ce qu'il fait, votre capitaine Regnier, dont vous avez la gueule pleine, et duquel venez me rompre les aulreilles, p'dant qu'je siropte m'n'absinte ?

– ??????...

– Je me suis laissé dire par l'honneste dame Boichot, patronne du *Café ès Comédiens*, qu'il se faisoit graisser la patte et le museau par une riche bagasse épouse en justes nop ces du président de la cour ès assises, comme qui diroit (v'm'entendez) la dame du colonel d'ung conseil ès guerres civil. Ce estoit un Alphonse, vray poisson océanique (je ne sçais si je m' fais suff'samment comprendre).

– !!!

– Vous m'direz : on est sous- lieutenant, on ne peut payer les femmes qu'à l'œillade, monnoie de singe, on receoit petits cadeaux de sa maistresse, on palpe, on empoche, on est entretenu de façon grasse et libérale. Pasque Dieu, où gît le mal ? N'avons-nous pas tous touché cette gentille paie d'amour... Gars Auguste, baille-moi une absinthe !...

– !!

– Cette conduite alphonsienne, d'ailleurs, ne nuit point à son advancement, veu que je le veis, la huitième année d'après, lieutenant à Tizi-Ouzou, en région kabylienne du pays africain (je ne sçais si je m' fais suff'samment comprendre...). Or ça, sçavez-vous ce qu'il fait, votre

capitan Regnier, que vous me baillez comme un Jupiter Olympian et duquel venez me raser le poil p'dant que j' siropte m'absinthe ?.... Sacrosaint nom d'une pipe, j'peux pas vous dire ça à voix haute et tonitruante, pourceque je veois mame Michelu, l'honneste dame ès-comptoir, qui boit et hume des deux aulreilles mes dicts et propos.

Icy, le capitan Frochard glisse au lieuftenant, dans l'entonnoir de l'ouye, quelques sallauderies africanes dont ma plume se hérisse comme chat devant ung chien mal appris, puis il s'écrie, en s'esclaffant comme un cent de mouches à la nopce :

– Je ne sçais si j'mefais suff'samment comprendre !

– !!!

– Par Vénus, moi, capiran Frochard, j'ai toujours eu un tic-tac de cueur pour le beau sesque ; mais en pays african, suivant l'us oriental quand y a grande pénurie de donzelles... v'm'entendez v's et moi, lieuftenant, n's avons tous praticqué la mesme chose. Gars Auguste, baille-moi une aultre absinthe... Cette campagne africane d'ailleurs ne nuisit point à son advancement, veu que je le veis, la dixième année d'amprès, capitan chez les Phocéens, aultrement dict Marseille : je ne sçais pas si j' m' fais suffisamment comprendre. Au départir d'Alger, je montai dessus la nauf dénommée paquebot (quel estoit-ce ? je m'en f...), j'entrai dans une hostellerie phocéane (laquelle ? j'm'en f...), je veois le capitan Regnier, je me rue au sien col, et nous nous frottons des moustaches à travers les joues et le bec, comme deux vieilles branches de pincettes... La meschine de l'hostellerie apporte le potaige dedans le pot à soupe (estoit-il d'herbes ou bouillabaisse de poisson, point ne sçais, j' men f... ; onc n'en mange). Or çà, sçavez-vous ce qu'il fait, votre capitan Regnier dont vous vous rincez les badigoinces comme d'un Dieu, et duquel venez m' moutarder le nez et les aulreilles, p'dant qu'je siropte m'n' absinthe.

– ????

– Eh bian, cettuy animal mangea tout le potaige. Tendez, tendez un petit, ce n'est pas finé. Advint une platée de fruicts (estoient- ce pommes ou poères, je m'enf...; oncn'en mange)... Or, sçavez-vous ce qu'il fait, votre capitan Regnier, duquel, etc. (*Veoir paravant*) Eh bien, cettuy goinfre avala bellement tout... J'en tapois de raige sourde dans mes culottes blanches ;

car faut vous dire que ce jour-là j'avois culottes blanches immaculées pour espater. les belles et honnestes Phocéanes. La meschine de l'auberge déverse le café dans les gobelets tout à l'entour des tables (le café, onc n'en mange, je m'en f...). Or, sçavez-vous ce qu'il fait, votre sacrosaint capitain Regnier avec son gobelet mi plein ? Il me jecta dextrement cettuy liquide brenneux et noir sur mes culottes blanches, de sorte que de couleur d'hermine elles devinrent par infusion subite sallaudes et limonneuses, comme si la paour des batailles m'avoit ruyné le fondement. Ho ! ho ! par les fesses de Satan, onc ne pardonnerai au capitain Regnier ce vilain cas de mes culottes... Gars Auguste, baille-moi derechef une absinthe !...

Ce estoit la septième, voire la huitième qu'il humoit.

Ainsi avoit dit et oratoirement déclamé le capitain Frochard. Et j'en conteroie bien plus de ses joyeux devis et en alléguerois encore plus saugreneux et meilleurs, n'estoit que, ne les pouvant ombrager bien modestement d'une feuille de vigne, j'aurois crainte d'offenser les honnestes dames qui prendront la tâche et me feront cest honneur de lire mes escripts.

LE CRAMPON

D'UNE HONNESTE DAMOYSELLE

Cognoissez-vous parmy les chanteuses légères (légères non de voix seulement) du théâtre des Nouveautés-Foilâtres, la gentille et accorte Frigolette ?

Si vous avez été parfois déçus par la possession d'aucunes dames de théâtre, pour cause d'illusion opticienne, vous pouvez pleinement vous revancher et édifier en la contemplation vraie et non fardée de la divine Frigolette, laquelle est si nette, si belle, si blanche, si fraîche, si caillée, si aimable et en si bon point, bref si accomplie en toutes parties du corps, qu'après elle toutes veues mondaines sont chétives et vaines. Dont il y a des boulevardiers qui, en toute admiration, s'y perdent tellement – je l'ai ouy dire – qu'ils ne songent qu'à batailler amoureusement d'estoc et de taille.

Par la male heure, cette si affriollante demoiselle est munie, fortifiée, et suivie de partout par certain personnage nuisible et embestant qui est dénommé, en dialecte argotique, *ung crampon*.

Cettuy crampon, que personne ne voit ny ne cognoit, – tant il est sans doute répugnant et villain à la monstre, – empesche de façon tyrannique ladite Frigolette de faire son service commandé de jour et de nuit au théâtre et à la ville.



De quoi, son directeur est bien déconfit et morose, veu que la Frigolette est son estoile ou clou (clou non corporellement, car elle est grassouillette) et qu'elle eschappe aux répétitions et raccord, comme si cette tâche estoit d'aller dévoctement à vespres ou complies.

A chaque instant, elle faut (*manque*) d'entrer en scène aux grands souspirs et désespoirs du régisseur blanchement cravaté, lequel à force d'excuses et génuflexions devant le pertuys du souffleur, reçoit moult pommes cuites écrabouillées sur son beau gillet.

Lors, le régisseur ensallaudé, l'accostant tout à trac dans le déduict des coulisses :

– Par Dieu, crie-t-il, ma damoyse, voyez comme je suis fischu : si vous veniez plustost, mon paouvre gillet n'en seroit point gasté.

– Je n'ai peu venir, répond Frigolette... Faute en est à mon crampon.

Ce bon rompu et marault de crampon est toujours la charrette barrant le chemin qui conduit de la maison de Frigolette jusques au théâtre des Nouveautés-Follâtres.

Mais oyez la suite.

Du costé des auteurs et inventeurs de machines dramatiques qui veulent tailler un rolle à cette chanteuse légère, il y a même jeu, retards et empeschements qu'avec le directeur, le régisseur, les attifeuses, ouvreuses de logettes, mouveurs de décors, voire même avecque le pompier qui s'allume sur son passage, comme incendie humain à esteindre.

– Ma damoyse, disent les auteurs, ce rolle vous sied-il, dictesnous-le ?

– Point ne vous le dirai, respond-elle, avant d'avoir pris l'advis de mon crampon.

– Au diable soit ce marault, s'exclament chordialement les auteurs.

Bien pis advient-il l'autre soir, comme vous allez veoir, par devant MM. les fonctionnaires censoriaux, aultrement dicts de façon plaisante les maris de dame Anastasie, la très revesche et acariâtre personne qui circoncit les pièces avec ses horrificques cisaulx. Les comédiens répétoient la pièce généralement, ainsi qu'on est accoustumé à la vesgliée de la prime représentation.

Frigolette, plus belle que jamais en sa jolie charnure, déballoit sa marchandise, je veux dire, son rolle, avec une gentille, se un petit peu sallée

de malice, lorsque soudain un des auteurs (estoit-ce Gondinet, ou Meilhac, ou Halévy, point ne me souviens) lui dit avec despit :

– Hé là ! hé là ! vous dictes aultre chose que ce qui est escript sur le papier.

– Je le sçais, fichtre, bellement ! répondit Frigolette.

– Lors, si vous le sçavez, il faut dire ce qui est escript, et non ce qui passe d’aventure par votre imaginative cervelle.

– Point ne le dirai, je vous en... baille mon billet.

– Et pour quoy ne le direz-vous point, ma belle Frigolette ?

– Pour ce que le mot que vous avez escript est trop sallaud pour franchir la barrière de mes trente–deux dents blanches (faites-en le compte, pas une n’y faut), et pour ce que le mien crampon ne m’accorde point licence de débiter des sallauderies devant les chandelles allumées.

– Adonc, puisque vous le désirez, faict l’auteur, changez le mot selon votre gentil caprice.

– Aultre chose ! répliqua Frigolette : je lasche votre rolle tout à plat, si vous n’accommodez le dénouement de telle sorte que je sois postulée en justes nopces par le vicomte qui joue les troubadours gallants dans votre fable à musique.

– Vous mocquez-vous, ma damoyselle ? Ne sçavez-vous pas que vous êtes en cette pièce la cocotte la plus bagasse qui soit possible, ayant eu plus de coqs en son poulailler qu’il n’y a de constellations au firmament et de cocqus en la bonne ville de Lutèce ?

– Peu me chaut, messire : je veux me marier finalement, le mien crampon le veut.

Ce que oyant, les auteurs, démontés de toutes pièces, se meirent à se mouscher moult fois, pour ne point plorer, et s’arrachèrent du chief le gazon clair semé qui y pousoit encore dans les bons endroits.

– Aultre chose, continua la belle.

– Aïe ! aïe ! Oh ! oh ! s’exclamèrent les auteurs, de la machoère desquels sembloit s’en aller, non sans grincement et crys, l’ultime molaire.

Frigolette passa oultre, comme un dentiste qui n’a point d’aulreilles ni de cueur :

– J’entends ne point me dégorgiaser par le haut, ny me trousser jusqu’à demy-jambe descouvrant mes mollets et grèves en maillot, à la nymphe, comme messire Grévin l’exige.

– Voilà de terribles humeurs de femmes, s’écria Grévin mal content. Ne diroit-on point que Frigolette ne veut point faire monstre de ses beautés, comme si elle n’étoit point nette ni bien bastie et vouloit robber aux regards aucunes tares, suros ou mallandre secrets ?...

– Le mien crampon le veut ainsi, répliqua l’honneste et rétive damoiselle.

– Voilà, certes, ung crampon dont faudroit vous décramponner, fait un des auteurs.

Après ces répliques et duplicques, l’honneste Frigolette, au départir du théâtre, rencontra à la porte un sien adorateur, follement pincé, qui l’assailloit depuis longtemps de billets gallants, bouquets fleuris, avecque quantité de pierreries et bijoux de grand’valeur, esventails et menus miroërs ornés de diamants à l’entour, le tout en vaine libéralité comme s’il eût chanté *Dame sensible*.

– Or ça, que me voulez-vous encore, fâcheux du diable ? dit Frigolette.

– Vous dire et réitérer que je vous aime.

– Vous êtes joli rasoir et bien affilé de la lame, messire... Mais, dictes-moi, estes-vous François ?

– Tout ce qu’il y a de plus François, dans le gentil pays de France.

– Parisian, possible ?...

– Tout ce qu’y a de plus Parisian, colombe de mon cœur.

– Adonc, je ne puis rien pour votre seigneurie, répondit Frigolette. Ah ! si vous estiez Italian, Hispagnol, Peruvien, Chinois, Brésilien (non des Batignolles), voire Sénégalien, Tombouctouliote, voire Eskimal, ce seroit aultre affaire : j’examinerois votre supplique ; mais vous estes François, arrière, point n’en faut !...

– Pourquoy, cruelle ? fait l’amoureux gelé.

– Par ce que mon crampon me deffend les François, hormis les coloniaux venus d’oultré-mer... Mon crampon ne me baille licence d’intrigues et amourettes qu’avec les nobles estrangiers !...

Joli propos et qui témoigne bellement jusqu'à quel point, en cettuy temps très moral, les femmes de théâtre sont continentes et preudes.

COMMENT

LE TENORINO POUPOUL

FUT EMPESCHÉ DE CHANTER

J'ai connu, de par le monde, une chanteuse légère – légère non moins de chant que de son gentil corps, – belle et bien honneste personne, .qui vouloit convoler en noces légitimes avec un riche fabricant ès bougies, lequel avait été martelé en son endroit de ce que les forgerons cythéréens dénomment « toquade d'amour ».

Dans ledict mariage, un pointc la mettoit à la gêne ; elle rêvait de faire accroire à son benoît fiancé qu'elle avait encore par devers soi ce que les jeunes filles gardent tant précieusement, encore qu'elle eût rôti en sa folle jeunesse plus de balais que les balayeurs de M. le préfet de l'Ile-de-France n'en usent en toute une année.

En un mot comme en mille, elle s'était bouté en tête de faire voir à son fabricant ès bougies trente-six chandelles des six, – ce qui, multiplié en bonne mathématique, fait deux cent seize bourdes supercoquentieuses et virginales.

Adonc, ayant ouï parler d'un apothicaire de Bruxelles en Brabant, qui avait le don de guérir les horions et entailles reçues par la bonne déesse Virginitas, elle requit le prospectus du quidam, et reçut par facteur postal la machine que voici :

BAUME DE CASTA PUELLA

Le *baume Casta Puella* retrouvé dernièrement par un voyageur qui a exploré les pays persans, est d'un très bon et très utile emploi pour rendre les forteresses les plus battues en brèche, d'accès étroit, serré et laborieux à l'assaut.

Aucunes places de guerre sont trop facilement circonvenues et conquises, parce que le chemin d'approche y est trop foulé et rayé par réitérés piétinements et fréquentations, d'où il résulte grande honte et irritation pour le conquérant.

Pour la France, la Suisse et la Belgique, le baume de *Casta Puella* sera envoyé secrètement et franco contre cent cinquante écus en un mandat de poste.

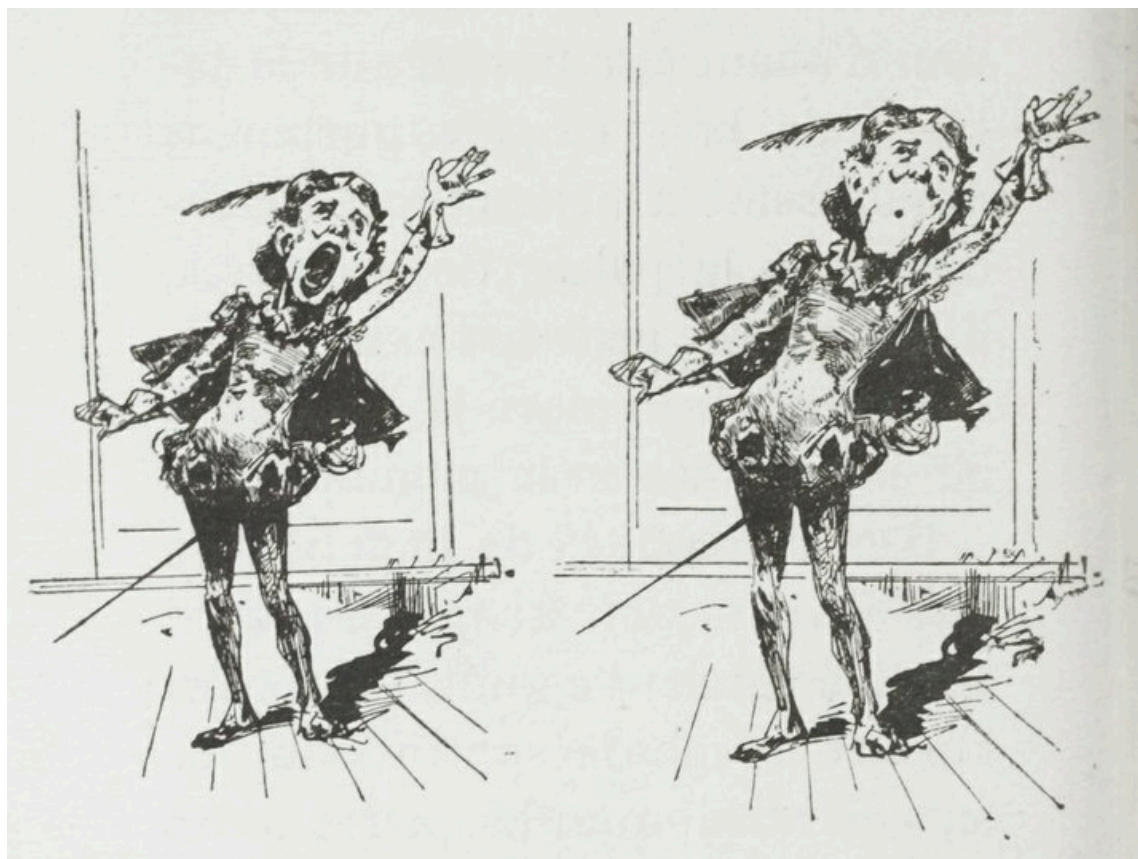
L'honneste chanteuse, tout esbahie d'une aussi mirifique recette, s'en commanda une caisse de contenance à rendre pures et immaculées comme hermine toutes les joyeuses filles et folieuses comédiennes de Paris et d'ailleurs.

Grand bien lui en print, vu que, avant les épousailles, elle fricota encore assez pour en user plusieurs pots d'affilé. Tant plus elle s'étudiait le jour à amincir l'abord de la citadelle, la nuict, en un rien de temps, les assaillants besognaient tant à la contrescarpe que ce qu'elle faisait en une heure, ils le défaisaient en l'autre, comme la toile de Pénélope.

Or, il advint qu'un jour, ayant oublié son baume réparateur avec pommades maquillatoires et autres veloutines dans la loge de théâtre où elle s'attifait, son camarade le ténorino Poupoul entra chez elle tout d'ahan, et ad visant sur la tablette de bois la pâte purpurine qui lui sembla belle et rosée friandise pour la pâleur de ses lèvres, il en prit un petit à l'extrême de l'index et s'en colora la partie qui gît entre le nez et le menton.

Il en frotta de ci de là, à bouche que veux-tu, et à mesure qu'il expérimentait l'enduit, il sentait l'orifice vocal de son individu se fermer ainsi que la pierre d'un sépulcre. De grande comme une coupe à Champagne, sa bouche se fit menue comme verre à bordeaux, puis mince comme un pertuis d'aiguille : puis, plus rien du tout. Finalement, ne resta

plus que les deux petites conduites ou rigoles du nez, pour aspirer l'air d'en haut.



Arrivé tout à trac sur la scène, devant les chandelles allumées, notre Poupoul va tout pantois et ne put débraguetter son gosier ni filer aucun son, pour ce qu'il avait le museau encloué comme poule malade de pépie. Et faisait : *Tuit ! Tuitt ! Tuittt !.....* sans plus.

Le lendemain, les gazettes s'esclaffèrent sur ce quiproquo pommadin, et les grandes et honnêtes dames de la cour et la ville tenaient ce joyeux devis : « Poupoul l'ha encore ! Poupoul l'ha encore... vu qu'il lui est remonté jusqu'en son gentil gousier. » De quoi parlaient elles ? Je ne sçays, et ne veux rien sçavoir, sinon qu'elles riaient à faire éclater leurs murailles corsetières.

Ledict ténor ayant renoncé à son primitif état par force frictions relaxantes et détersives, proféra ce propos, qui est proprement la morale de cette véridique histoire.

– Le fabricant ès bougies, dit-il, aura gentille fauvette en sa possession, mais, n’y a pommade qui tienne, cettuy (*cet*) oiseau a déjà ouvert le bec et chanté en bien d’autres cages que la sienne.

JOYEULX DEVIS

SUR SA MAJESTÉ LE MELON

Mon grand mestre, le sire de Balzac, dict le Moult–Honoré, l’a fort bien écrit en ses « Contes drolatiques colligez ez abbayes de Touraine », vu qu’il a écrit ceci. Oyez son dire

« Par toutes les cornes des bienaymés cocqus et par la vertu de leurs sacrosainctes femmes ! La plus belle œuvre que font les hommes n’est ni les poèmes, ni les toiles peintes, ni les musicques, ni les chasteaulx, ni les statues, tant bien sculptées soyent–elles, ni les gallères à voiles ou à rames, ains (*mais*) les enfans. »

Et il adjoutoit avec grande sapience :

« Oncques n’ouyrez ung homme estre naïf à la méthode des enfans, veu que il se rencontre on ne sçayt quel ingrédient de raison en la naïfveté d’ung homme, tandisque la naïfveté des enfans est candide, immaculée, et sent la finesse de la mère. »

Le dire du Moult–Honoré se trouve vérifié et corroboré par ce joyeux devis d’un enfant qui cloua le bec à tous les gens d’âge mûr qui banquetaient avec lui de compaignie.

Un mirificque melon, de l’espèce dite cantaloup, adornait le mitan de la table, et était guigné par un chacun d’un regard de convoitise qui le tranchait et avallait par avance. Si n’est–ce point l’ordinaire d’un tel fruit, duquel les meschantes langues disent pis que pendre, et ayant à traiter un

bon homme par sottises comparaisons, lui décochent volontiers ce trait :
« Voire, c'est un melon ! »

Mais, à table, de tels discours sont hors de saison, et un cantaloup, quand il se présente avec belles côtes dorées par les rais du soleil, se fait estimer et louer au-dessus du mérite des guerriers les plus renommés et des poètes les plus aimés de l'Hélicon.

Cependant, ainsi qu'il arrive en pareils festins, le mestre de céans, grand amateur ès-jardins, contoît comment ces globes melonniers mûrissent à point, sous toitures vitrées, de quelle façon il faut les arroser, quel terrain fuméleur est plus propice, et à quel quantième de l'année il faut leur trancher la queue, après les avoir préalablement flairés en conscience, pour s'asseurer de leur bonne et exquise qualité.

Ce disant, il joignoit l'exemple à son dire, et soulevant le cantaloup dans la paume de la main, s'écrioit : « Voyez ci, voyez çà, » et lui fourroit le nez partout, en reniflant précieusement.

A quelles pratiques et reniflades, son fils, jeune imberbe de dix ans placé tout au bas de la table, estoit attentif comme chien devant un évêque, et buvoit la leçon de l'œil et de l'ouïe, sans en laisser échapper une goutte. Si cettuy mioche écoutoit ainsi à l'escholle, comptez qu'il devoit proffiter grandement.

Pour lors, après avoir devisé du melon en toutes façons, le jus des dives bouteilles induisit les convives, un petit échauffés de la rate, à débagouliner des vœux et souhaits en veux-tu en voilà, comme si rien ne leur en eût coûté. Ce était embrouillamini de paroles folles et extravagues, et vrai feu de file le long des tables.

Y en avoit un qui s'exclamoit, bras en l'air :

– Moi, je voudrois être empereur du pays des Cocqus, vu que j'y ferois grande chère de femmes, desquelles j'ai toujours eu véhément appétit.

– Pardieu, disoit l'autre, je serois heureux d'être roy de France, pour prélever dixmes et tributs.

– Non pas, disoit un troisième ; foin de la royauté ! Je souhaiterois d'être président de la Chouse Publique, pour faire le bonheur d'un chacun, pource que cela est d'un chrétien et plaît à Dieu.

– Vous grabelez d’or et de diamants, interlocutait un quatrième. Tandis que vous dirigeriez la Chouse Publique (la *Respublica*, comme dit Marcus Tullius Cicero), moi je serois, si vous le permettez, président du Parloir aux Députés, et tout iroit pour le mieulx dans ce bon pays de Gaule.



– Dieu m’exauce et me fasse empereur des Allemands, s’exclamait un autre, mais sans Bismarck, lequel n’est pas bête, à mon advis mais très embêtant.

– Pape serais-je, interrompit quelqu’un, si la Providence n’avoit pas l’ouïe dure à mes oraisons.

– Otez ce désir de votre cervelle, respondoit un autre, car ce métier de grand pontife ne vaut pas un liard coupé en dix, depuis que les peuples n’ont plus fiance dans la sainte ampoule.

Au milieu de ces dires et vœux saugrenus, le père de famille se tourna vers l’enfant qui, sans souffler une parole, observoit toujours d’un regard religieux le cantaloup non entamé.

– Dis-moi, petiot, lui demanda-t-il, que voudrais-tu devenir un jour, pour ton aise et contentement ?

– Je voudrais devenir melon, répondit l’enfant sans barguigner.

– Quelle baliverne incongrue ! Et pourquoi veux-tu, de l’état d’homme, te transmuier en la nature du melon ?

Cettuy enfant, montrant alors avec irrévérence à toute la compagnie la double fressure qui était à l'opposite de sa face, je veux dire l'envers que les nouveau-nés exhibent volontiers aux passants, dit phlegmatiquement :

– Si melon étais-je, papa, tout le monde à l'envi viendrait me flairer là, comme rose parfumée.

Pour telle saillie gauloise, qui fit rire aucuns, l'enfant passa par les verges paternelles, et fut fouetté dru sur ce qu'il avait gaillardement montré.

En quoi son père eut tort, car, parmi tous ces souhailleurs et inventeurs d'horoscopes, le petit avait bel et bien trouvé le joint de la prétendue sapience humaine, laquelle, sous formes diverses, aspire généralement au naturel des melons, qui veulent être adulés, congratulés et fleurés de partout.

Pour finer, si j'avais cogneu l'enfant éveillé, auteur de ce gentil propos, j'aurois voulu l'éduquer en lettres rabelaisiennes et humanités pantagruéliques, pour que, à mes jours de nonchaloir, qui sont nombreux en l'année, il pust joliment me remplacer dans ces courts écrits du *Menu Brantome de pochette*. Benoît lecteur, mon ami, sois assuré que tu n'aurois pas perdu à l'échange.

ESPITRE

A DAMOYSELLE COLOMBINE

ÈS GAZETTE « GIL BLAS »

Ma damoiselle,

Dois-je dire « ma dam » ? Je ne sçais, car je n'aperçois point s'il y a fleur d'oranger ou orange déjà meûre sous votre masque mocqueur.

Je pense cependant que vous n'estes point revêche aux propos légiers, voire aux contes lestes de la cotte, veu que je vous ai entendu égrener dans cettuy *Gil Blas* plusieurs de ces bons mots salés et sous-entendus gaillards qui vous sont si familiers et naturels qu'on diroit qu'ils vous naissent à veue d'œil sous la plume, tant vous avez l'esprit vif, prompt et subtil, et le dire de mesme et des plus gentils.

Pendant le temps que vous causez privément avec nous des comédians et comédiantes, bateleurs et chanteuses de la grande ville de Paris, je veux vous présenter cette requête-cy, au nom de beaucoup de gens de ma cognoissance. Ceux-cy, très friands de bons morceaux d'escandalle, souhaiteroient vous veoir dresser la liste exacte et totale de toutes les frasques, amours, débauches et lascivetés des hommes et femmes de théâtre, avecq les noms des amants, maîtresses, et toute la kyrielle des acteurs, co-partageants et bonprenants.

Je sçais qu'il y faudroit un long et volumineux papier ; mais j'ay ouy dire que le Parloir-ès-députés alloit en dégrever la taxe.

Prenez donc vostre bonne plume de Tolède et taillez en plein dans cette estoffe, je vous suivrai de l'œil, du geste, et de tout. Sans doubte, vous n'auriez jamais fait si vous en vouliez monstrier la fin, car de telles gens et de telles femmes de théâtre, le nombre en est si grand, si multiple et si divers, que je ne sçache si bon sergent de bataille qui le puisse bien mettre en rang et ordonnance.

Des comédiantes et chanteuses d'aujourd'huy, il en est ains que des filles et femmes de la cour de nos anciens rois : pour la joyeulseté de la jambe, celles-ci estoient réputées, et y bronchoient fort, voire coustumièrement. Si bien qu'en ce temps, les gallants hommes du païs d'Hespaigne disoient et juroient qu'ils n'épouseroyent jamais fille ou femme qui auroit passé les monts pyrénéans, pour tirer de longue vers Paris. Aujourd'hui, les mesmes jureroient, suivant apparence, qu'ils ne convoleroient onc en justes nopces de l'aultre costé de la rampe théâtrale, qui est la frontière pyrénéenne et limite de la sagesse des filles.

Ainsi j'ay ouï dire d'unrégisseur qui régit un théâtre des mieulx renommés pour sa vertu et la preuderie de ses honnestes damoyselles, qu'un jour, fasché de l'arrivée lente et tardive de ses pensionnaires qui avoient l'oreille rouge comme braise, ce régisseur prit la sienne calotte sur sa teste et se mit à crier en grand'ire :

– Or çà, d'où venez-vous encore, mes damoyselles ? M'expliquerez-vous pourquoy votre aulreille est ainsi ensoleillée et votre chapeau tout posé de travers ? Je vous advertis que je m'en vais jecter cette mienne calotte à la teste des plus grandes bagasses de la compaignie.

Et faisant semblant de la jecter, il n'y eut damoyselle de son entour qui ne baissât le chief, ou mît sa mantille, ou sa capuche, ou son coude au-devant, pour se garder de cette menassante calotte. Mais luy, riant comme un régisseur dégrafé, leur dit :



– Par Cupido, mes amyes, je pensois qu’il n’y eust que deux ou trois fripe-sauce dans cettuy théâtre ; mais, à ce que je veoïs, il n’y en a pas une de vous qui ne le soit terrificquement.

Aucuns historiens assurent qu’il y a, de par le monde théâtral, de très chastes s honnestes et vertueuses, mais il faut avoir l’heur de mettre la main dessus. Ainsi allègue-t-on à ce propos l’exemple mirifique de la petite Jane May, laquelle ayant à playder un procès diffamatoire pour ce qu’on l’avoit dite engrossée d’un gallant, elle exhiba devant le tribunal un papier authentic de son médecin, qui estoit un très expert et très sçavant personnaige, pour témoigner par inspection légale qu’elle pourroit encore cueillir la rose à Nanterre, si bon lui plaisoit.

De quoy, le sceptic Bischoffsheim en admiration s’écria : « Voilà un bon miracle, que cette damoyselle, qui est de théâtre, n’ait point encore navigué vers le levant. » Vous interpretez ceste allégorie et l’entendez bien sans que j’aie besoin de gloser.

Adonc, il est au sçeu de tout le monde que les dames de la rampe ne disent point toujours leurs heures à Nostre-Dame, ou bien, si elles sont dévotcs, comptez qu’il y a beaucoup d’entr’actes.

D’où a été fait ce joli couplet de chanson, que j’ay ouy chanter à une fort honneste et ancienne actrice, qui avoit chevauché comme pas une :

Puis quand viendra la saison
Où nos amants s’assembleront,

Le mien ira devant, qui portera la bannière :
Les autres suivront après, le vostre sera au
La procession en sera grande. [darrière.
L’on y verra une très longue bande.

D’aucunes pourtant n’ont pas tant d’amants comme on pourroit croire. J’ai cogneu un honneste gentilhomme, lequel, désirant livrer le pourchaz d’amour à une fort belle chanteuse légère des Bouffes ou des Variétés, en demanda l’avis à une sienne camarade ès planches. Celle-cy luy dict franchement qu’il y perdrait son temps : d’autant, ajouta-t-elle, qu’une telle dame qu’elle nomma, et de qui j’en ai sçeu depuis des nouvelles, ne permettra jamais qu’un homme y goûte. Voilà encore une belle nomenclature à faire, mais, comme dict mon ingénieux aïeul Brantôme, il faut en bien cognoître l’encloueur.

Y a aussi des comédiannes qui espousent légitimement de beaux marys bien frappés et poinçonnez, dont le passe-port leur est bon pour naviguer seûrement en pays amoureux de Cypre, Pafos et Amatonte. Le pis que je veois en ces peu délicats et alphonsians marys, c’est qu’au lieu que les mariés ordinairement deffendent leur plus cher bien, ceux-ci prient les passants d’en prendre et d’en achepter, comme de denrées vulgaires, à vilains deniers comptants. Mesmes font-ils mieux, car le plus souvent s’absentent à heure préfisse, pour laisser le champ libre au gallant. Voilà qui fait grand pitié !

J’ai cogneu un de ces marchands de coups de canif, qui me disoit, me montrant la sienne épouse déshabillée du corsage et bien parée sur le théâtre : « Or, voyez, elle a pour cent mille écus de diamants et d’or sur les espauls nues : et si, je n’en ai pas payé un sol de ma poche. »

J’ayme mieux, pour moy, cette honneste comédienne, non pourvue d’un mari, mais qui, se voyant devenir ronde par le mitan, disoit drôlaticquement : « Ah ! si je co- gnoissois au moins le maudit gars qui a fait le coup ! » Au moins celle-ci n’avoit-elle point réclamé quittance avecq seing.

Il y a de certaines damoyselles de théâtre qui, ayant l'humeur d'avoir hôtel, voitures et chevaux, ne s'adonnent aisément qu'aux princes et aux altesses, qui sont gens fort propres pour les esmouvoir, tant pour leurs faveurs que pour leurs présents, et aussi pour l'amour de leurs gentilleses, car enfin tout est beau et parfaict en eux, encore qu'ils soient des fats comme j'en ai veu souvent. Le grand point est qu'ils ont le sac, et payent régulièrement les subsides gallants ; ains qu'on l'a veu n'y a guères dans un cabinet particulier, où un prince de duché souverain fut si bien désarmé par une haulte beauté de la Comédie que les pacifiques sergents en rougirent jusqu'aux aulreilles de l'autre costé du trottoër d'en bas.

Je n'aurois jamais finy, si je voulois alléguer tous ces contes d'amour de ville et de théâtre, et surtout en nommer les auteurs par nom et par surnom, ce que je ne veux faire pour tout le bien du monde, car je m'exposerois à faire déchirer ma peau et arracher les yeux par des milliers de griffes vengeresses. Donc, je quitte le soin à la belle et honneste Colombine, dont la plume est mieulx taillée pour la joute et le visage moins à découvert que le mien.

Grande sera la gloire de l'historien fidelle qui osera dévoiler et déshabiller ces menus récits de coulisses et d'alcôves. Car, ainsi que mon noble ancêtre, le sire de Brantôme, a escript la meilleure moitié de l'histoire des rois Valois, en comptant les adventures des grandes et honnestes dames du siècle seizième, de mesme le chroniqueur contemporain qui lèvera ce rideau de galanterie sera moult honoré et compilé par nos petits- neveux à naître. « Qui cognoit Paris, ce dit-on, cognoit toute la France. » Or, qui cognoit l'histoire des actrices, de leurs amants et divers marys, possède à fond tout Paris. C'est proprement l'encyclopédie de cettuy siècle que je livre à Colombine, de laquelle je suis :

Le très humble, très obéissant et très féal serviteur.

UNG ACCIDENT

ÈS VOIES FERRÉES

Trois bons compagnons, voyageurs ès matière mercantile, joyeux rigolleurs, gentils bricoleurs et rieurs comme pas un, avoient dévalisé la grande salle à mangier du *buffet* de Dijon, paravant de monter sur l'express de Paris–Marseille. Et lesdicts, bien en humeur de jocqueter, avoient compulsé les plats, enterré les saulces, vuyd les flacons du buffetier Guillemot, et s'étoient poussés en nourriture de toutes sortes, de façon à se matelasser et fortifier l'estomach six mois à l'avance contre les abstinences et jeûnes du carême prochain.

Ainsi chargiés, montèrent en une boîte à roulette dénommée *wagon*, dodelinant de la teste, monochordysant des doigts et barytonnant de ce que vous savez bien. (Voyez mestre François.) Et se couchièrent tout du long, comme de vrais veaux nonchalants, sur les coussins P.L.M. qui sont lits de repos, bien propres pour concoctionner les mets et platées en bonne et belle digestion.

Ces trois raillards avoient tant embarqué de victuailles et tant séché de flacons, qu'ils étoient fort empêchés de cuver normalement le tout, avant de voir paraître à la station prochaine l'écriteau souhaicté où il est dict : *Costé des hommes* ; veu que tous trois estoient bourrez comme arquebuses à baguettes, depuis l'embouchure du canon jusque à l'yssue de la culasse ou bassinet.

Etendus ès banquettes, ils commençoient à maldire leurs franches lippées et à vociférer contre la grande faute des Compagnies, lesquelles ont omis,

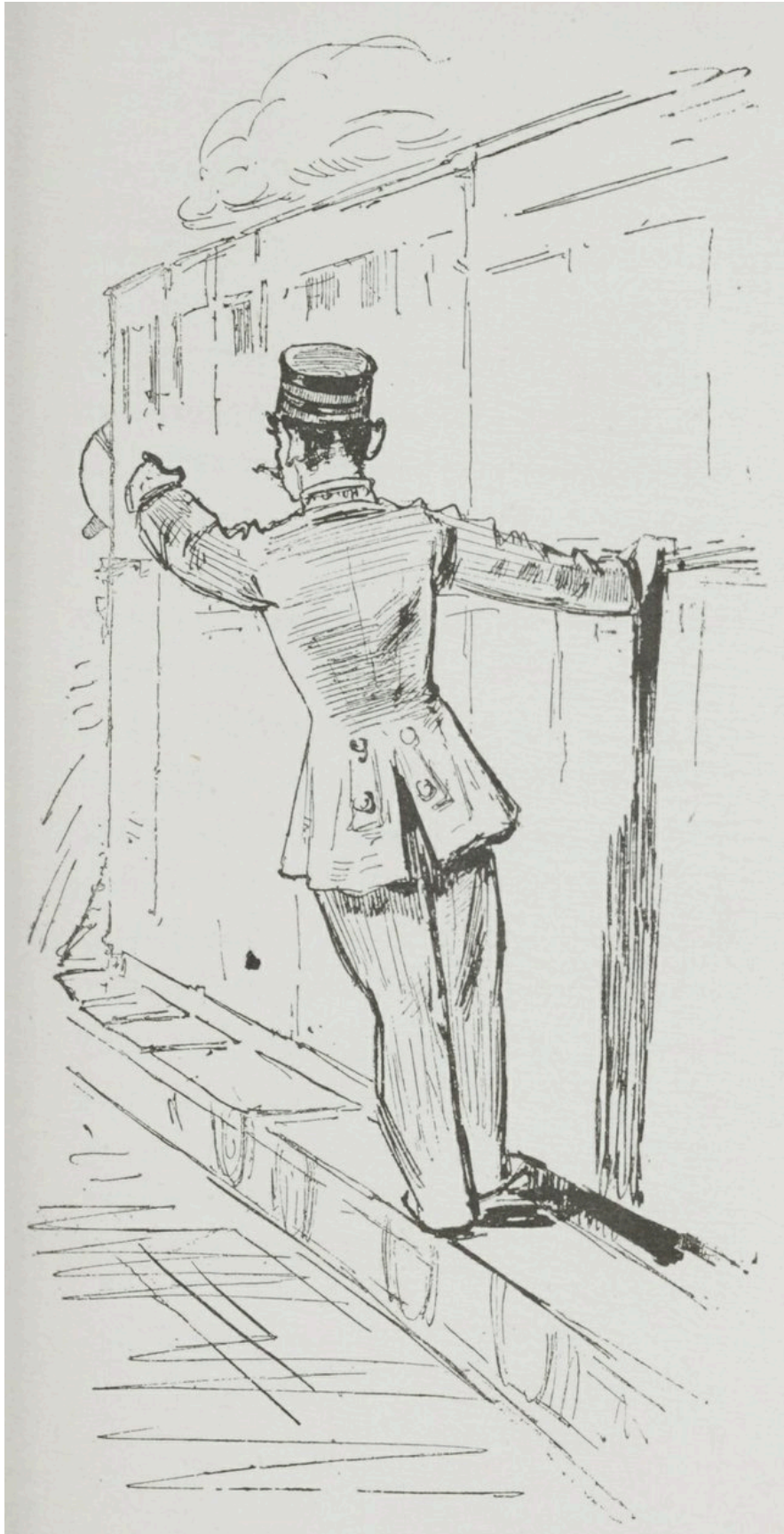
par notable inadvertance, de bouter un siège présidial à lunettes, à la queue des trains roullants à vapeur.

L'un disoit, à part luy, en se comprimant la bedaine : « J'ai esté desraisonnable de mangier de ces épices. »

L'autre se grondoit d'avoir farci son estomach d'un filet de sanglier, accommodé avec des caspres.

Le troisième, qui hennissoit par les narines comme un poisson souffleur, pensoit en lui-même : « Oh ! oh ! la pâtée de venaison mecherche chicquane ! Si l'on ne met vite les freins aux roues du chariot, je vais partir comme express follement deschaîné. » Il adjoutoit : « Je donnerois bien trois sols parisis pour estre environ un demi-septier de minutes, en un des jolis retraicts de la bonne ville de Marseille. »

Ce fut cettuy-ci qui, le premier, fut contrainct d'ouvrir l'huis du wagon pour s'y encadrer comme un portraict bizarre, non de face, ni de profil, mais de dos entièrement. Comptez que cette manière est rarement employée pour regarder et mirer le paysaige : mais notre homme, tout à son bran, se mocquoit des beautés naturelles et de l'escandale possible des passants.



Soubdain, le serre-frein apposté en vigie, à l'ultime wagon, aperçut cette paire de joues phantastiques qui outrepassoit l'alignement des portières :

– Ho ! ho ! messire, voulez-vous bien rentrer la teste dedans la boîte ! Ho ! ho ! si vous ne la rentrez tôt, vous allez fracasser seûrement votre calebasse crânienne contre les ponts, poteaux ou tunnels.

Mais, le voyageur, tout occupé de son cas, n'entendoit point les clameurs, vociférations et doléances du serre-mécanique, veu que du côté où il aurait dû écouter, il n'avait pas d'aulreilles. Il se délectoit et complaisoit sourdement dans son délit, n'ayant aucunement paour decasserl'étui de sa cervelle, laquelle était en seûreté dans le wagon.

Lorsque la machine cyclopéenne s'arrêta, pource qu'elle étoit arrivée à un lieu de repos, dénommé « station », le serre-mécanique devalla à toutes jambes vers le chief-gareur, dont la casquette et manches de justaucorps étoient bellement galonnées d'or, et lui dit :

– Messire chief, y a dans ce train-ci un voyageur très testu (testu de toutes façons) qui veut toujours mettre à la portière sa boule capitale, sans souci aucun des horions et accrocs qui peuvent advenir.

– Où est-il, ce grand fol ? répondit le chief.

– Vous le trouverez à l'ultime wagon, proche mon petit observatoire sapinier.

– N'ayez cure, je vais lui frotter les aulreilles à ce testu... Mais, dites-moi, mon ami, à quoi pourrais-je le recognoistre ?

– Voici son portraict tout crachié : il porte bonne grosse trogne et a presque dix mentons, vraye frimousse de moyne qui ne s'est point élargie à lécher les murailles. Le haut de la teste est dégarni de cheveux, comme friche pelée par la canicule : le nez (en parlerai-je vraiment ?) a été mangié par les rats, veu qu'on n'en voit plus rien, tant il est aplati comme cornes d'escargot qui rentrent paoureuse ment en leur coquille.

– Bien, fait le chief-gareur : je recognoitrai sans poine une beste aussi apocalyptique et monstrueuse.

– Pasques-Dieu ! attendez, dit le serre-mécanique, j'omettois le principal point... Ce monsieur à grosse teste fume ung cigare de très haut prix, car

oncques ne veis londrès de tel calibre, dans les débits tabacaux de France ni de Navarre.

Muni de ce portraict détaillé et fidèle, le chief-gareur écarquilla vainement ses deux yeux pour découvrir le délinquant testu... En ce moment-ci encore, la Iustice informe sur ce cas et les gens d'armes se livrent au pourchaz de cet inconnu... Ne serait-ce point Iud, d'aventure ?

DE DEUX MIGNONNETTES

QUI S'ENTR'AYMOIENT

Cognoissez-vous point, de par Paris, deux honnestes et gentilles comédiannes, si attachées entr'elles, de cueur, de tendresse et de tout, que oncques ne les vismes, au bois, à la pourmenade, aux collations, n'y aux boutiques des marchands l'une sans l'autre : dont il y a eu dernièrement grand escandalle sur le bollevard et dans la gent coulissière des théâtres.

L'une est blonde comme le bled et joliment teintée de roses et de laict : l'aulture est virilement brune et adornéeau beau mitan du visaige d'un nez d'un pied et demy, dont Dieu lui a faict belle part et avantageuse, au jour de sa naissance.

Pour ce qui est de dire leurs noms et qualitez, je ne sçaurois m'en mesler, veu que je n'ay point coustume de bouter mon doigt entre le chesne et son escorce. D'autant que ces damoysselles ont peut-être de fols amants, gourmands de l'espée, bons escholiers au jeu du pistollet, dont il pourroit me cuire griefvement.

Ce que je puis alléguer sans craindre le dommaige de ma peau tant préteuse, est que la brune au long nez est belle et bonne écuyère en l'allée des Poteaux, et dompte et use plus de montures en chevaulx comme elle ne fait en amours. De cette humeur bizarre, les gallants geignent plus que je ne puis dire, pourceque la damoysselle est à souhait, belle en taille, haultement en gorge, et vouldroit aucunes chevauchées en cabinet robé.

Par la male heure, cette belle ayme tant et si fort son amye de théâtre qu'elle n'en feroit point part pour tous les biens du monde, fust à un prince,

à un roy, fust au pape lui-même, tant elle en est jalouse, comme un juif de ses escus ou un ladre de son barillet : encore le juif preste-t-il sa monnoye contre lézards empaillez : mais, elle, non : elle veut garder la blonde toute pour soy, sans en départir à d'autres, et l'entretient, comme on dit, à pot et à feu.

De meschantes langues voudront peut-être mordre à cette amitié féminine, pour en médire, ainsi qu'il est d'us et coutume chez les desbauchez de Paris et d'ailleurs. Sots que vous êtes, rentrez vos calomnies au fond de votre gousier diabolic ! J'ay lu dans un livre italien que la très illustre Marguerite d'Autriche ayma la belle Laodomie Fortenguerre de fasson pure et sainte, et sans la moindre apparence de fricarelle païenne. C'est elle qui fit faire bastir, par piété peu commune, cette belle église qui est vers Bourg-en-Bresse, l'un des plus beaux et plus superbes bastiments de la chrétienté.

Mais je laisse ces subjects d'édification pour les bons prédicateurs, et je reviens à mon dict.

Lors, nostre jolie brune ayant appris un matin, en l'allée des Poteaux, de la bouche de cavaliers qui passoient à costé d'elle, que sa doulce et tendre amye avoit un jeune pinson en cage, – je veux dire un amant dans son pigeonnier, – elle entra en telle ire et fureur qu'elle manqua d'esclater dans sa belle nature corsetière et pourtant bien ficellée avec bons lacets. « Par Vénus et Sapho, s'escria-t-elle, je crois que j'en ay ! » Et, sur ce dict, elle esperonna son cheval, comme pour encharger en bataille un bataillon quarré. La poussière voloit sous ses pas, et Zéphyr aux pieds agiles manquoit de souffle pour la suivre, voire à distance.

En un demi-septier de minutes, elle fust au bout de l'étape, et arriva tout en escume comme le cheval (mais pour elle c'estoit de colère et non de fatigue) à la porte de son amye, qui ne l'attendoit guières. Elle entra cravache ès main, comme aultre fois Louis quatorzième du nom fait dans son Parlement tout esbahi et stupide. La robe troussée, le chapeau gibus en teste, le corsage bien serré de boutons, elle avoit, pour bien dire, l'air et la tournure homasse d'un cavalcadour plutôt que d'une Rosalinde enjuponnée.

– Or ça, dit-elle tout à trac à son amye, j'en apprends de ordes et villaines sur ton compte !... Ne te mesles-tu point d'avoir un amant ?...

– Oui-dà, répondit l’ame, j’en ay : ne faut-il point le bœuf, le beurre et le poireau pour faire bouillir la marmite ?...

– Je n’en ai cure, hurla la brune, et si tu ne renonces à ce fol amour, je renverse le pot-aufeu cul par-dessus teste.

– Tu ne le feras point ?

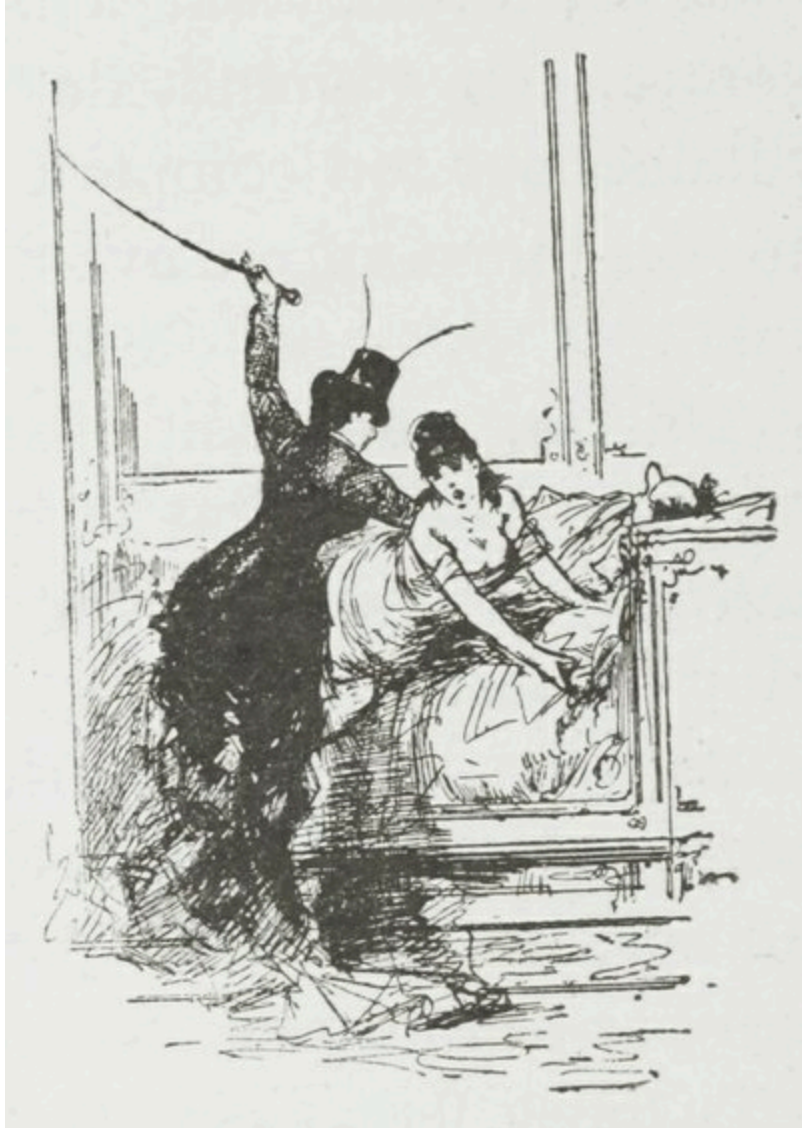
– Si le ferai-je.

– Non.

– Si, par ma foy. Renonces-tu ?

– Non, par Dieu, je ne renonce point... Advienne que pourra.

Il advint que la brune, grandement irritée de la résistance qu’elle rencontroit en son fol assaut de jalousie, se mit à jouer de la cravache et à lui rayer le col, les joues et toute sa belle chair de tordions de fouet, comme si elle eût envie de fabriquer un zèbre. C’estoit le proverbe appliqué : « Qui aime bien chastie mieulx. » A juger des coups, l’amour estoit grand, car au bout du quart de l’heure, la brune fouettoit encore et cravachoit roide, de fasson à laisser croire qu’elle tapoit sur sa beste, pour gagner plus vite un prix de course.



A la fin, de cravache lasse, elle se laissa choir sur un banc, et se mit à plourer comme une Magdeleine repentante (mestre Rabelais diroit « comme une vache », excusez l'indécence).

L'autre, la blonde, battue comme tapis devant la porte, voyant en quelle grande poine et lassitude estoit son amye, s'approcha d'elle doucettlement, et lui dit : « Je ne t'en veux mie, embrasse-moi, mignonnette. » Et tombèrent dans les bras l'une de l'autre, comme si de rien n'estoit, malgré les horions et balafres du commencement.

L'amant en litige fut-il lasché comme la brune le souhaictoit ? Je ne scaurois dire, car les historians en discutent encore. Pour moy, sans malice

et sans curiosité aucune, j'en donne ma langue au *minet*, ou aultrement dit au chat.

D'UNE COUTUME NUPTIALE

DU PAYS BRETON.

Étant allé cet été aux bains océaniques de la côte bretonne, à Roscoff, petit bourg pêcheur, j'ai ouï conter de ces légendes villageoises, dont voici une qui m'a semblé, comme on dit, lever la paille.

Dois-je dire, avant d'aller plus avant et chaffourer mon papier de cette joyeuseté bretonne, que le terroir Roscoffien est tout plein des chaleurs et fécondations bruslantes du courant d'eau dénommé *Gulf-Stream* en langue anglicane, et qu'il produit en quantité prodigieuse et belle hauteur oignons, artichauts, choux-fleuris et asperges, sans compter gentilles pucelles, trèsdélurées et fort garçonneuses dans leur saison printanière ? On y a vu de ces fillaudes que, lorsqu'elles accommancent un peu à sentir leur cœur, elles s'appriivoisent si bien qu'elles viennent aussitôt toutes seules vous manger dans la main.

J'en cite l'exemple qui m'a été dict d'une nuict de noces laquelle se passa à l'encontre et rebroussepoils de tout ce qu'on voit (ou ne voit point) en pareilles nuictées.

Le marié estoit simple, craintif, et n'avoit pu jusque-là ouïr nommer le nom d'amour, sans qu'aussitôt ses aulreilles devinssent rouges comme langoustes cuites. La mariée, au contraire, bien qu'encore dans l'âge tendre, n'avoit point ce respect ; car, fermant les yeux à toutes considérations, elle alloit hardiment aux épousailles non la teste baissée, mais très bien renversée et provocante.



De telles filles, qui sont savantes et d'aplomb avant l'heure, il faut s'en garder comme de fièvre quarte, car elles pourraient bien plus tard donner de bons martels en têtes à leurs pauvres maris. Mais, je passe.

Après le repas de noces, un chacun des époux fut admonesté et stylé en la forme ordinaire par ses père et mère.

La mère du marié dict ce propos :

– Mon fils, Pierre, ne faites point comme ces bêtes laschées, qui, dès le premier assaut, répandent la terreur aux champs et effarouchent les pauvres bergères. Soyez gentement et doucement galant.

– Je serai comme vous me dites, ma mère, répondit Pierre. Si j'effarouche, n'y aura point de ma faute.

D'un autre côté, la mère de Jeannette lui chantait cette vesprée nuptiale :

– Ne faites point la renchérie et la rebelle, Jeannette, et quand Pierre fera sommation, rendez la place incontinent ; ne répondez à ce qu'il demandera que par : « Tout ce qu'il vous plaira, mon ami. » M'avez-vous bien entendue, Jeannette ?...

– Bien entendu, je vous assure, et ne serai ni rebelle ni indocile, comptez sur moi, qui suis votre fille bien obéissante.

Il est coutume, en ce pays breton, qu'on apposte de chaque costé des époux, dans la chambre, deux bons cuviers pleins d'eau, hyver comme été, non pour les rafraîchir lustralement, ce dont les honnestes villageois n'ont cure, mais pour les empêcher de se jeter hors du champ clos et désert la bataille, dès le premier coup de clairon. Les combattants pris non entre deux feux, mais entre deux rivières, sont tenus à l'attaque et à la riposte, sans danger de défection aucune.

Ainsi fut-il faict pour la noce du pays de Roscoff, et ce conte-ci faict foi que le rem part des deux cuviers ne fut pas précaution vaine.

A peine étaient-ils en duo, sous les courtines, que les deux accouplés se remémorèrent en leurs cerveaux les recommandations, préceptes et sages avis de leurs parents.

Pierre, ne voulant effaroucher, se pelotonnait, s'amincissait et se faisait menu dans son coin comme puce pourchassée : ce que voyant, Jeannette, de paour de paraître rebelle et renfrognée, se rapprochoit, tapotoit des coudes, cognoit de la tête et de tout, mignardant, follâtrant et donnant de sa personne comme un soldat insouciant du danger. Mais, tant plus l'un tirait à dia, tant plus l'autre s'enfuyoit à huro, de telle sorte qu'on eût dit que Pierre avoit toutes les diableries et diablesses de l'enfer à ses trouses.

Par la fin, cette chasse amoureuse à courre et à corps se termina par un mal heur que le mari aurait dû prévoir s'il eût été déniaisé. Serré de près dans son retranchement, Pierre coula dans la ruelle, et flic ! floc ! flac ! il chût les jambes en l'air dans un cuvier d'eau. Au bout du fossé la culbute !... Nul besoin n'estoit bain subit pour éteindre ses tisons : si la chose fût advenue à sa femme toute bouillante, elle auroit mis l'eau à point pour faire cuire un œuf à la coque, encore eût-il été dur.



Pour lors, Pierre, humecté et trempé comme linge de lessive, se mit à geindre et à appeler sa mère à l'aide :

– Mon fieu, qu’y a-t-il ? demanda la bonne femme de la chambre voisine.

– Il y a que j’y suis ! J’y suis tout à flac ! répondit-il d’une voix dolente.

– Ha, c’est bien mon fieu ! fit la sainte femme ; Dieu m’accorde la grâce que ce mien petit-enfant soit un bon chrétien !

L'ENLÈVEMENT

D'UNE DAMOYSELLE

Voicy une anecdote que j'ai ouy conter, en ung salon très haultement fréquenté, par une grande et honneste dame, bien disante, et discourant des histoires légères, comme une qui n'a pas l'air ni la mine d'y gouter.

D'aucuns devoient comme quoi la gente et follastre demoiselle d'Imécourt, fut ravie en pays d'oultre–mer et mariée en nopces non justes mais clandestines avec le gallant chevalier Musurus, mahométan de la haulte marque, dont la famille de la damoysele dévirginée fut bien mal contente et chagrine.

Lors, au cours de ces propos et baguenauderies, la grande dame que je vous ay dit nous conta celle–ci, laquelle, ma foy, m'a semblé *lever la paille*, comme dit mon honoré maistre et aïeul le sire de Brantôme.

« C'est grand male heure, dict la conteuse, lors que les jeunes filles de bonne maison et riches héritières s'en viennent enamouracher et encapricher de leurs précepteurs, de leurs maistres d'escolle ou d'étude, de ces bastisseurs d'académyes, des joueurs de luth, de viollons, des apreneurs de dances, de piano, de peintures, enfin de tous ceux qu'elles treuvent à propos et peuvent attraper.

« Telles gens, quand ils veulent gaster leurs élèves, le peuvent bien à l'aise : car, faisant la leçon dicte au cachet, estans seulz dans une chambre ou dans leur estude, je vous laisse à penser quelles commoditez ilz y ont, et quelles histoires, fables et sornettes ils leur peuvent alléguer à propos pour

les mettre en émoi, et lorsqu'ils les voyent en telles altères et appetiz, comme ils vous sçavent prendre l'occasion au plumet.

« N octez ce poinct que, quand les naïfves filles en sont là, elles vendroient et donneroient jusqu'à leur collerette, plutôt que d'en faire le jeûne : à la manière des friands et de ceux qui sont subjects à leur bouche, quand ils ont envie d'un bon morceau, faut qu'ils en tastent, quoy qu'il leur couste au marché.

« Un des jours de l'automne dernier, me rendant à Genève, en pays helvétien, par la ligne de Paris–Lyon–Méditerranéenne, je montai dedans une boîte à roulettes de prime classe, dont le coin et le recoin estoient jà enchargiés d'un jouvenceau et d'une jouvencelle, vrayes mines d'amoureux en pourmenade de nopces, dont mon approche et accointance, je veis grand em barras de deux et que j'arrivois au mitan du teste à teste, comme cheveu hirsute sur le potaige en guise de légume.

« Par quoy les compagnies ferrées devroient bien comprendre que pour les voyageurs de nopces faudroit establir des boîtes espéciales, comme il y en a pour les fumeurs tabaccaux et pour les dames dévoctes et paoureuses de l'homme. Mais je reviens à mon dict.

« Voyant que mon irruption dans le *wagon* nuptial me faisoit arreguarder par le jouvenceau et la sienne compaigne, comme chiens à qui j'aurois arraché un os de substantificque moëlle, je me fis menue et discrète au coin opposite, et je tirai le tulle sur mon nez, avec résolution bien nette et ferme de clore l'huis de mes paupières et de ne bouger non plus qu'une bûche.

« Mais ne sçays comment dame Nature m'a fabriquée, je ne dors seulement que d'un œil sur deux, comme si l'un estant au repos et sommeil l'autre vouloit toujours faire sentinelle.

« Adonc, de la mienne prunelle qui estoit encore esveigliée, j'aperceus le jeune amoureux lequel, bien doucetttement, approcha sa bouche de l'aulreille rose et menue de la damoyselle, et lui glissa à la muette aucuns propos mystérieux dont je ne pus cognoistre le son ny la coulleur. En suite de quoy, la demoiselle dodelina de la teste, en manière de dire : « Faites comme il vous plaist ! » puis, amprès avoir tiré de son aumosnière un riche mouchoër à dentelles et de la batiste la plus affinée, elle lui bailla le

morceau d'estoffe, mais ce n'estoit point, comme vous allez veoir, pour mettre à sec et vuyder son nez enrhumé.

« Le jeune amoureux roulla le mouchoër en forme de bandelette et l'approcha de mes yeux demi- clos avec manières circonspectes et silencieuses. A ce, je feis bellement un saut sur le coussinet, comme une puce estomachée à laquelle on donne le pourchaz sous les courtines. Comptez que je pensois être au moment d'être estranglée par lud.

« De quoy, fort desconfit, le jeune homme me dit de façon bien pollie :

« – Belle et honneste dame, je voudrais bien, s'il vous plaist, vous boucher les yeux avec ce beau mouchoir blanc.

« – Pour quoy, je lui responds, voulez-vous me bander les yeux, comme un trompette qu'on meine dans le camp ennemi ?...

« – Voicy mon cas, honneste dame. Cette demoiselle-cy étoit tenue si court en ses privautez de ses père et mère que force m'a esté de la ravir pour l'espouser en secret.

« – Pour quoy ne l'avez-vous point espousée ouvertement ?

« – Toutes les fois que je voulois accoster son père, il me renvoyoit et rabrouoit, et de la parolle et de gestes, avec mines dédaigneuses : veu qu'il me trouvoit de condition trop basse pour sa fille.

« – Or ça ! qui estes-vous ?

« – Je suis accordeur de clavecins... Adonc, continua-t-il, le fil télégraphique, par la male heure, court encore plus vite que cettuy train express où nous sommes. Les parents vont en jouer pour esmouvoir et mettre en branle la gendarmerie et nous arrêter tout à trac au prochaing garaige. Un demi-septier de minutes libres est encore devant nous : en ce brief temps, il faut que cette damoyselle, cy présente, soit ma benoîte épouse... Nous n'avons pas loisir de bayer aux corneilles ny d'attraper des mousches. »

– Lors, à cette instance et prière, que faites-vous ? demandai-je à la grande et honneste conteuse.

– Ma foy, je me meis par la portière, à veoir et mirer le paysaige.



- Et sçavez–vous ce que devint plus tard la jeune mariée ès wagon ?
- Je ne sçais : mais je présage qu’après l’accordeur de clavecins, cette damoiselle a dû devenir sûrement quelque bonne fripe – sauce.

A QUOY

SERVENT LES GAZETTES

En païs monégasque, vers lequel j'ai fait voile n'y a guières, on joue jeu infernal de roulette, dont j'ay bien veu des femmes être fort mal contentes, pour l'abandon et oysiveté d'amour des forcenez joueurs. Le proverbe allègue que dame Roulette ne supporte infidellité aucune : par quoy les femmes délaissées seroient bien sottes de ne point se revancher, en rendant aux marys peu gallants la monnoye de leurs pièces jaunes.

Et voilà comment les marys amoureux des dez se forgent des couteaux pour se couper la gorge ; cela s'entend des cornes. Par ainsi, abusant de la *rouge* et de la *noire*, Dieu les punit à la façon du roy Ménélas. Alors, s'ils voyent leurs femmes leur jouer un fauxbon, il ne faut point qu'ils s'en estonnent ny qu'ils s'en estomachent, puisque sont esté eux qui leur en ont ouvert et fourni les commoditez.

Si faut-il que je conte cette histoire d'une femme mariée, belle, honneste et de très chère estoffe, que je sçay, qui s'enamouracha d'un gallant gentilhomme, plus par despit de voir son époux se planter autour du tapiz verd, que par amour de la bagatelle du dieu Cupido.

Jugez aussi quel estoit ce villain et dénaturé mary qui, ayant sa sienne pochette pleine d'escus et luisants jaunetz, s'en alloit tousjours vers les tables hazardeuses, à l'entour desquelles des foinneurs dénommez croupierz munis de rasteaux qui rastissent les piécettes, s'escrient avecq glapisement

funèbre : « Faictes vos enjeux et paris, messires... Rian ne va plus ? » Faut-il être fol du cerveau pour aymer pareille chanson et musique !...

Mais quand les marys sont pour estre enchargiés de cornes frontales, tous moyens leur sont bons pour estre pickpocketés conjugalement par un gallant d'aventure.

Ce gallant s'est trouvé juste à point pour jouer le gentil jeu d'amour, pendant que le mary jouait l'autre, – le butor sans cueur !

Un jour que la dame, quictée de son mary, s'en alloit pourmener du costé de la route dicte ès Corniche, elle advisa un gentilhomme de cognoissance qui l'accosta amoureusement de cettuy propos : « Comment va vostre santé triomphante et sérénissime ? »

Lors, elle respondit mélancholiquement :

– La mienne santé va mal : tout ainsi qu'une horloge qui n'est point en bon estat.

– Et que faict ast'heure votre benoît époux ?

– Il muguette la rouge et la noire, et me laisse tout à plat, seulette et vefve, comme un cadran demouré sans aiguille.

– Donnez-vous garde donc, dist le gentilhomme, qu'il ne vous advienne comme aux ho reloges que vous alléguez tout à l'heure, que si elles ne sont montées et continuent de ne l'estre, leurs ressortz se rouillent par laps de temps, et puis ne valent plus rien.

– N'ayez crainte, respondit la dame, les miens ressortz sont encore bons, et ne scauront faillir à telle noble entreprinse, à tel temps qu'il pourra arriver.

– Ah ! pleust à Dieu, répliqua le gentilhomme, quand ce temps et cette heure bénie arriveront, que je puisse être l'horelogeur que vous cherchez.

– Lors que le jour et feste en viendra, dist la dame, nous ne la chaumerons point, et en faisons une joyeulseté carillonnée à mettre dedans le calendrier. Et Dieu gard' de mal celluy que je n'ayme pas tant que vous !...

Quand une honneste femme veut et désire faire telles frasques à son mary, il ne faut point que l'amant se soucie d'excogiter des commoditez de rendez-vous, car elle en inventera plus en une heure que tous nous autres sçaurions faire en cent ans. Ainsi que disoit jadis une dame emperièrre de

par le monde que je sçay, à un gentilhomme souspirant : « Trouvez moyen seulement de m'en faire venir le désir, car, d'ailleurs, j'en trouveray prou pour en venir là. »

Adonc, à la prime visite que notre gallant fait à la dame de son cœur, il advisa sur la table du mitan du salon divers albums, feuilles historiées et gazettes de toutes sortes. Dont la dame, voyant qu'il avoit jecté l'œil dessus, lui dit avec un air fin :

– Qu'est cettuy journal que je tiens ?

– Si la veue ne me faut, c'est le *Journal ès Débats*.

– Oui-dà, vous avez bien dit. Et cette aultre gazette que je prends ast'heure, quelle est-elle, je vous prie ?

– Par Dieu, c'est *Gil Blas*.

– Bien répliqué de rechief, dit la dame... Or, sçachez ceçy, le *Journal des Débats* est la lecture familière et a ymée de mon mary, lequel, par la gayeté naturelle de son humeur, ayme à s'alourdir le cerveau et s'épaissir les esprits sur les haultes questions diplomatiques des païs hellènes, bulgares, monténégrins, voire turcs... Quand je le veoïs s'assoupir dans cette potion narcotique, j'en sue d'ennui, et pour me rafraîchir un petit peu la cervelle, je me délecte en la fréquentation de ce gay railleur et bon diseur gaulois dénommé *Gil Blas*. Je me plais et complais à follâtrer un brin avec le doux poète Banville, avecq Silvestre dit le Bien-Aymé et aussi le Bien-Aymant, avec cette gentille railarde de Colombine au masque mocqueur, avecq Johannès Richepin et Æmilius Villemot, les deux bien disant croniqueurs, et je me sens chatouillée de partout enfin par ce vieux polisson en joyeulsetés qui a pris pour seing : Bourdeau de Bourdeille.

– Or ça, dist le gentilhomme, avec tout ce dénombrement de gazetiers drolles, où voulez-vous me mener, chère âme ?

– A cecy, mon bel amy... Lors que mon mary sera rentré du jeu en son logis et que le chenil conjugal sera guardé par ce villain Cerbère, j'appendrai au vollet le *Journal ès Débats*, par manière de signal, ce qui voudra dire : « Ne montez point, le çinge est séans, rien ne va plus, comme disent les croupierz. » Par contre, quand le çinge marital sera occupé dehors à rouge et à noire, je secouerais *Gil Blas* par la fenestre grand' ouverte, et agiterai cette oriflamme de victoyre, pour vous dire : « Le gesneur a

déguerpi d'icy : venez faire votre jeu, messire. « Par ainsi nous serons toujours en grande commodité et tranquillité d'âme pour mener nos joyeux déduits, et ne serai jamais soupçonnée ni tourmentée de mon mary.



Comptez qu'elle le fait comme elle le dit, dont ils eurent tous deux grand et long contentement : veu que *Gil Blas* volloit souvent par la fenêtre.

Voilà, certes, un singulier capriche de femme et une jolie invention de lasciveté, qu'en dites- vous !... Cela apprendra auxmarys que s'ils veulent trop jouer dehors, leurs femmes aussi savent bien jouer au dedans.

Et voilà, tout juste, à quoy servent les gazettes, en cette histoire.



ADVENTURE

DE LA COURONNELLE COCQUEBIN AVEC UN OFFICIER D'ETAT-MAJOR

Y a, de par Paris, voire en France, aucunes honnestes dames, d'humeur volcanique et aymante, lesquelles, non contentes du régal ordinaire d'un mary, s'en vont, chauldes comme, braise brûlante, donner le pourchaz d'amour dans les prez, bois et labours du voisin. Et, pour si peu que le gibier soit restif et refuse l'heur d'entrer dans leur gallante carnassière, elles l'arguent et incoulpent de couardise et d'impotence et aultres villains griefs, pour ce que ces paouvres reffroidis n'ont pas pris d'elles en belle rencontre ce qu'elles veulent et désirent quicter et lascher de prime saut.

De cette vigueur entreprenante et guilledouillère, estoit, et est encore, à moins d'un miracle de conversion subite, la dame Cocquebin, espouse en justes nopces d'un couronnel fort vaillant, hardy cavallier, et très versé en l'art de tailler le cuir ès peaux des Bédouins. Autant de force et de valleur, ce « grainé d'espinnards » monstre à tailler l'ennemy en pièces, dans l'effigie de la menue guerre pour rire, autant la dame (si plus ne passe !) met gloire et honneur à deffaire les jeunes gens en combat privé, et à les quicter sans souffle ny haleine sur le carreau. Dont un officier d'estat-maïor a dict un

jour fort bellement que le fourreau de la dame avoit occis plus de monde que l'espée du mary.

Or, iustement, cettuy officier d'estat-maïor, qui est beau de visaige et agréable à veoir et mirer, avoit remué et resveiglié malgré luy le feu sous la cendre dans le cueur tousjours allumé de la benoîte dame. D'aucuns diroient, à l'us et mode d'aujourd'hui, qu'il lui avoit « tapé dans le regard, » comme est accoustumé le petit Dieu Cupidon qui vise tous jours à l'œil, en bon arbalétrier qu'il est.

Mais l'officier, qui mettoit le devoir au-dessus des fadèzes de l'amour ou qui estimoit les charmes et appaz de la dame au-dessous de la révérence qu'il devoit à son couronnel (je supposerois plus tot ce motif cy), ne prenoit garde aux privautez, cajoleries et blandices de cette bagasse, non plus qu'une comeste à un potiron terrestre, voire un éléphant à une puce. Dont la dame fortement picquée – non de la puce, mais du dédain de l'officier – estoit fort mal con tente, et se douloit à faire plourer les rocs et trembler de pitié jusqu'aux herses et pont-levis de son chateau.

En cette dernière saison de chasse automniale, lors que le couronnel giboyait aux faisans et cailleteaux en son grand parc, la dame fait inviter ledit officier à venir brusler de la poudre en belle compagnie, pour ce qu'elle esperoit conduire la chasse à son proffit, comme elle désiroit, et pincer le gibier au giste. J'entends le gibier sans plume, qui a seulement poil sous le nez en double virgule au mitan du visage.

Venant donc à passer près de l'officier en un recoin caché et sombre du parc, la couronnelle se meit en garde en avant les bras croisez sur sa gorge, et lui lascha tout à trac cette catilinaire amoureuse :

– Jusques à quand, mon amy, ferez-vous vostre Joseph ?

– Excusez, ma dame : mais je ne veux point encornibalificoter mon brave couronnel, dont j'ai grande estime.



– N'est-ce point déjà fait par
d'autres ? respondeit hardiment la dame.

– Par d'autres, possible, mais par moy, je ne sçaurois de ma vie.

– Cueur de lièvre, vous avez paour !

– Aucunement, ma dame.

– Par Dieu, deit-elle, je verrai bien si vous avez autant de paour de nuit
comme de jour.

Sur ce propos mystérieux, elle quicta la place, sans souffler aultre chose,
et l'officier crut que c'estoi t l'assaut dernier, et qu'après cettuy— là, il n'y
en auroit plus d'autres. En quoy il se trompoit grievement.

La nuit suivante, l'officier dormoit comme un sourd en une chambre haute du chateau, lors qu'il fut resveiglié comme par un bruit de chatte courière qui auroit gratté à son huis : « Cette espèce, maugréa-t-il, est en avance sur le callenderrier : le bon mois des chats n'est pas encore advenu pour courre les greniers en partie gallante. » Puis, il fait : « Prrr ! Prrr ! » pour chasser la beste qui grattoit tousjours. Finablement, alla ouvrir la porte en calessons, et que vied-il ? La couronnelle qui entra dans la chambrette en un brief costume de dame Eve, dont le paouvre officier fut estomaché plus que je ne scaurois dire.

– Ho ! ho ! ce fait-il ; que venez-vous faire céans, ma dame ?

– Je viens veoir, dit-elle en soubriant, si vous avez paour tout seul, de nuit.

– Etes-vous folle du cerveau ?... Songez-vous point à votre mary ?

– N'en ayez cure : il ronfle dans la chambre d'en bas, comme vraie toupie hollandaise.

– Or, vuidez de cette chambre, ma dame ; nous n'y sçaurions tenir honnestement à deux.

– Par Dieu, elle est bonne ! répliqua la dame en grande ire : vous me baillez congé de chez moy, c'est parfaict. Mais je sçaurai me venger de votre preud'homie. Je m'en retourne à l'oreiller du couronnel ; mais, paravant, j'em— porte le butin de la bataille, et l'endemain matin, vous cognoîtrez de mes nouvelles.

Ce disant, elle saisit le casque de l'officier qui gisoit en un coing, et l'enleva sous son bras comme un trophée de victoire. Puis, elle claqua l'huis véhémentement.



L'endemain matin, comme elle avoit dit, elle monstra le casque à son mary, et lui dit :

– Voyez, bel amy de mon cueur, ce qu'a fait cettuy officier enragé de folle passion, lequel a voulu m'induire en incontinence et infidellité conjugales, Je lui ai baillé une ample et sonore giffle, après quoy il s'en sauva, me quictant son casque comme otaige.

– Mille millions de cornes du diable, s'exclama le couronnel ; je veux que cettuy officier félon soit occis de ma belle main.

Et incontinent alla requérir l'officier en combat singu lier. Mais le provoqué s'approchant doucement de son chief :

- Mon couronnel, dit-il, je ne peux croiser l’aiguille avec vous.
- Pourquoi ?
- A cause du casque, mon couronnel.
- Qu’entends-tu alléguer par là, maraud ?
- J’entends, couronnel, qu’avec ce mien casque, votre honneste dame prétendoit bellement vous coëffer.
- S... n... d’un Putiphar ! que dis-tu ? Prétend rois-tu que j’en tiens ?
- Oui, mon couronnel, sans moy vous estiez. encasqué.
- Lors, c’est différent, dit le couronnel : tope là, mon amy, tu es un brave, et ma femme une vraie fripe-sauce.

Et, sans aultres fassons, allèrent, bras dessus bras dessous, lire tranquillement l’ *Annuaire* au cabaret prochain ; et le couronnel paya un vermouthe à son lieuftenant, par quoy il est prouvé que la vertu a tousjours sa récompense.

D'UN FESTICHE

COMME ON EN VEOIT PEU

Jamais veit-on, dictes-moi, aucune sottie plus orde, plus batailleuse, ny légumineuse que celle de *Garibaldi*, à la prime représentation du théâtre de messire Ballande ?

Y eut grande tempeste ès galeries d'en haut, veu que la bande des titis, polytes, alphonsians à roufflaquiettes et aultres raillards à casquettes hault pontées, crachioient sur les honnestes gens d'en bas, boulets de pomme, escorchures d'orange, obus de fruicts non conficts, et des projectiles encharguiés de sallauderies que je ne sçaurois dire. Et crioient comme possédés diaboliques à se démanscher les maschoires : « A bas Augustus Vitu ! Haro sur les preschieurs de gazette, les dévisdeurs d'antiennes réacs, les matagrobiseurs ès feuilleton, les pouilleurs de chiens dramatiques, et toute la séquelle gribouilleuse d'encre et barbouilleuse de papiers. »

Puis, à ces dicts et vociférations, recommençoient à assaillir la gent bien vestue de bombardes mal propres, de telle sorte qu'il n'y avoit homme ou dame de l'orchestre qui ne baissât la teste, ou meit son manteau, ou sa cappe, ou son pare-à-pluie, ou son bras au-devant, pour se garder du coup.

Le maître ès feuilletons du *Temps*, messire Francisquus Sarcey, qui n'avoit que sa lorgnette pour tout bouclier et deffense, receut sus le chief, dans cette meslée de greslons, un gros haricot non cuit, voire très dur, qui lui fait très mal au cuir ès cheveux.



– Ho ! cria-t-il, il est sans doute de Soissons, ville haricotière où, selon le dict du féal Chatvette, il pousse naturellement, en pleins champs, des pianos pour les paouvres.

Ce disant, il en reçut encore un paquet par le travers du nez, dont il empocha le tout prétieusement, comme si c’eût été de bons gâteaux, voire de délicieuses pastilles sèches.

Lors, remontant vers son gîte, ledict Sarcey se disoit en soubriant sous ses bésicles :

– Béni soit le haricot ! Il me fera bel usage de festiche, à la prime occasion de bouillotte.

L’endemain soir, Francisqus Sarcey invita, en son logis de la rue de Douai, un brelan de joyeux compagnons, avecques d’honnêtes et gentilles actrices, pour remuer et agiter les cartons peincts à l’entour du tapis vert.

Ce fut belle et aurificque soirée pour le maître de céans, qui étoit le gaignant et triomphateur à tous coups. Il avoit miraculeusement chaque fois le « brelan quarré » comme si y eût chorde de pendu en sa gibecière ; et tous les aultres joueurs et joueuses, qui ne rioient que des dents seulement, l’arrousoient d’argent avec l’arrousoir dict porte-monnoie. Dont Sarcey se rigolloit, en frottant sa cuisse, et disant :

– Ne soyez mie estomaché que je gaigne. J’ai de l’onguent garibaldien dans mon caz. C’est un vray festiche que je possède.

A chaque passade de brelans, il fouilloit dans sa profonde pochette, touchait l'haricot soissonnais, reprenait les cartons peints, abattait ensemble les as de cœur, de trèfle, de pique et de carreau, et rasflait les picquillons avec sa patte comme un râteau pour faire les foin.

Cependant, à force de voir l'haricot caressé de la main par Sarcey, messire About, à qui la moustarde montait au nez (était-ce de perdre culottes ?) s'écria :

– Ho ! ho ! votre festiche, camarade, pue de façon étrange et comme trente mille charretées de démons. On dirait qu'un chien trop bien empesté de nourriture s'est desserré un petit le sphincter sous la table.

– Je ne sens aucunement, répondit Sarcey, sinon votre argent qui flaire bon, à mon avis du moins.

– Nenni, fait demoiselle Charvet, une gentille comédienne du Palais-Royal, ce n'est point odeur d'argent qui nous monte à l'assaut du nez, c'est autre chose plus fort et poivre et épices.

– Pasques-Dieu ! je devine, répliqua l'hoste, ce sont encore ces meschantes odeurs parisiennes qui offusquent tout le quartier. Possible que les mescréants faiseurs de matières ammoniacales aient rouvert l'huis de l'usine satanique de Nanterre, qui est le pays des rosiers, mais qui fleurit moins bon que rose.

– Chansons que cela ? répliqua messire About : toutes portes et fenêtres sont closes à ces empuantes exhalations.

– Par Dieu ! fait Sarcey, c'est trop causer de vapeurs subtiles... Jouons, messeigneurs, jouons festiche sur table.

A ce dict, tira de son haut-de-chausses un menu paquet qui lui encolla les doigts comme pain à cacheter, et à la vue duquel tous les gentils compagnons et honnêtes dames se prirent le nez entre pouce et index, pour empêcher toute communication et respiration du dehors :

– Oh ! s'écria Sarcey, ce mien fétiche est un haricot cuit avec excès, à ce qu'il paraît.

Lors, ayant bouté son nez dessus avec ses lunettes, il ad joua en renifflant de grimaçante manière :



– Par sang et par massacre ! ce n'est point de l'haricot, c'est de. (Ne m'étonne plus que j'aie tant gagné). C'est de ça qui porte bonheur.

DE L'IMPROMPTU

D'UNE DANSEUSE LÉGIÈRE.

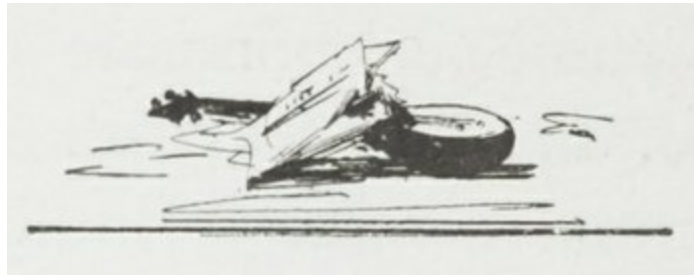
Entre plusieurs belles beautés que j'ai vu louer quelques fois parmi les familiers et fréquentateurs du foyer à danse, je n'en cognois aucune plus gentille ni plus piquante que la petite Trois-Etoiles (ainsi la désignerai-je anonymement) qui a joué des jambes bien dextrement dans *Sylvia*, *Coppelia*, *Yedda* et autres gracieux ballets d'à présent.

D'ordinaire, entre nous autres abonnés et monoclés de l'orchestre, nous prenons très grand plaisir à lui voir porter ses pointes si légèrement, et démenner et frétiller des pieds si affetement que rien plus : car alors ses cottes et jupes gazées sont bien plus courtes qu'à la ville, mais non pourtant si hautes comme il faudroit et que je lui souhaiterois encore à mon gré.



Vive Dieu ! ces gorgiasées façons de s'habiller des ballerines qui montrent à plain tout ce qu'elles ont de beau (celles qui en ont, j'entends) produisent naturellement beaucoup de bons aspects et belles œillades, ce qui tente et eschauffe étrangement les plus refroidis et mortifiés. Dont la dicte demoiselle Trois-Etoiles estoit très coutumière, et allumoit les cœurs comme les becs de gaz, rien qu'à les arregarder du coin de l'œil.

Un jeune et honneste gentilhomme, du club des *Cols cassez*, s'enflamma comme brindille de paille à ce feu de jolies et pétillantes prunelles ; mais il estoit de naïfveté si candide, si tremblant à l'assaut des dames, qu'il n'osoit aborder de front la contr'escarpe et les bastions avancés de la dicte demoiselle. Dont il souffroit et se douloit lamentablement ; mais il estoit féru à ce point qu'il avoit juré sur la teste de messire Vaucorbeil qu'il viendrait à l'escalade, et que par force, ruse, ou autrement, il en auroit ou pied ou aïse, ou plume ou poil, comme on dit, et lui joueroit gentiment son petit air de guitare.



Ne croyez pas d'ailleurs que la demoiselle Trois-Etoiles soit de ces preudes et marmiteuses qui sont froides au toucher comme carafes frappées ès cabarets. Elle avoit les mœurs très chaleureuses et aimantes, et ainsi que vous le pouvez voir tout à plain, dans son beau visage, la mesme lubricité y est aussi gravée et peinte.

Cependant notre gallant gentilhomme n'osoit profiter de la porte grand'ouverte pour y entrer triomphalement et bannières esployées.

Un beau soir la Fortune qui est quelquefois secourable aux amoureux, offrit libéralement le cheveu que le paouvre transi cherchoit depuis longtemps sur le chief dégarni de l'Occasion chauve. A l'ysue de l'Opéra (on venoit de dépcscher *Hamlet*), comme la tempête faisoit raige, et par le grand vent déchaisné, les cheminées pleuvôient torrentiellément avec l'eau

du ciel sur la teste des passans, la petite Trois- Estoiles, enfourrée et mitouflée dans ses pelisses, ne découvrit point son cocher Auguste qui, de paour de l'averse (possible qu'il fût à aucunes amourettes) avoit failli au rendez-vous de l'heure de minuit. Manquement d'autant plus vilain et coupable, que tous les fiacres qui passaient étoient enchiargés de smalas bourgeoises. Elle avoit beau s'estomacquer en criant, les cochers ès petites charrettes ne répondoient à son appel non plus que des bornes ou souches muettes.



– Pardieu, disait-elle en soi, je baillerais bien ce soir, le mitan de mon cœur pour la plus infime boîte sapinière à rouslettes qui soit dans tout Paris.

– Voire, je le prends, dit soudain le gentilhomme encapriché, qui l'avoit suivie à la dérobee.

Puis, il s'accosta aussitôt d'elle, et la conduisit sous l'abri d'un pare-à-pluie jusque dans son carrosse bien douillet, capitonné et eschauffé. Et ils partirent, ayant baillé ordre au cocher de prendre par le plus long chemin (dont il fut grandement humecté et rigollant, mais non d'aise), et fait deffense à lui d'arregarder par derriere soi, comme jadis aux demoiselles du seigneur Loth.

Vous descrirai-je ce qui se passa dans le coche roullant, et cheminant avecques stores abaissés ? Point ne le sçaurais faire, veu que par ce temps horrificque, ni homme ni chien n'estoit apposté dans les rues pour se divertir à ce jeu de curiosité lascive. Mais les meschantes langues, qui ne craignent jamais de se mouiller, mesme par grand'pluie, content, qu'au départir du carrosse, la petite Trois- Estoiles avoit la pelisse un peu défaite

(possible de trop grande chaleur) et les cheveux destortillez, avec les oreilles rougissantes – grand signe qu'elle en venoit.

Lors, sonnant à l'huis de son concierge, la folle ballerine bailla la main cordiale à son ami impromptu.

– Voire, dit-il, je soubhaiterois grandement de venir vous représenter demain mes civilités, damoyselle de mon cueur.

– Contentez-vous, fit-elle, que je les aie recogneues et récompensées ce soir, comme il convenoit. Mais il ne pleut pas aussi abondamment tous jours.

– Si vous me cognoissiez mieux, vous verriez que votre féal serviteur de rencontre est aussi bon et gallant par le sec que par le mouillé.

– Merci et à Dieu, répondit-elle, mais je n'aime pas à faire de nouvelles cognoissances.

Et elle quitta le paouvre desconfit tout à plat.

L'ESCHANTILLON

D'ESTOFFE

Aucuns ont discoursu de facon longue et diserte sur cette question, sçavoir : qui contente plus en matière d'amours de ces trois sens humains, ou le toucher, ou la parole, ou la veue.

M'est avis que pour un peintre bien épris de son art, tel que je cognois l'Italien Pictis, la veue est par-dessus tout délectable, pour ce qu'elle ensorcelle et eschauffe diablement son créon ou pinceau. « Hé ! dit-il, quelle est la chose du monde que l'on puisse voir plus belle qu'une belle femme, soit habillée et bien parée, soit à la fraische comme une nymphe au bain ? » Dois-je dire qu'il a grandement raison en ce propos.

Adonc, le peintre Pictis ayant été prié dernièrement de composer le portrait et ressemblance d'une dame de haut lignage, avec estoffes de soyes bien triées, dentelles à l'avenant, et parures super fines comme on en voit peu, le peintre se pourmenait au lieu dict Cascade du Bois-ès-Boulogne, réfléchissant et inventoriant dans son imagination toutes les couleurs et nuances de la palette divine dénommée « arc-en-ciel. »

Soubdain, au destour d'une allée, il advisa une mirifique toilette qui chatoyait et reluisait aux rais du soleil, et ils recogneut dans ce bel étui estoffé la gcnte et mignonne Renée Maroni, qui est bien estimée de tous les Parisiens co- gnoisseurs en beautés fines et friands morceaux. Lorsqu'on rencontre ce minois mutin, cet œil clignant de malicieux esprit et ce nez

galamment troussé par une chiquenaude de Vénus, un chacun se retourne et se dit dans son intérieur brûlant : « Diable soit, j'en goûterais bien ! »

Ne croyez point que Pictis fût tourmenté d'un désir si paillardement profane, mais s'approchant de Renée et touchant du doigt sa jolie étoffe de satin (typographes mauvais, n'escrivez point de ça-tin), il lui dit :

– Belle damoiselle de mon cœur, je baillerais volontiers la prune d'un de mes yeux pour avoir un petit bout de votre robe, afin d'en mettre la nuance dans le portrait que je veux peindre.

– Ah ! *carissimo mio*, répondit Renée, vous avez remarqué cette jolie estoffe : c'est moi-même qui l'ai élue, parmi des milliers d'autres, chez le marchand.

– Ceci m'est témoin que vous avez le goût exquis.

– Grand merci de ce propos de courtisan ! Mais que diriez-vous, si pour m'avoir regardée habillée, je vous traitais comme la belle Diane fit ce pauvre Actéon pour l'avoir regardée toute nue ?

– Je demanderais paravant à être aussi curieux et criminel que lui.

– Las ! mon pauvre Pictis, vous seriez donc transmué en cerf !

– Ce serait mal à vous de m'en faire porter le bois très lourd, sans m'avoir seulement donné les menues arrhes du cocquaige.

– Voyons, trêve de gallantries folles ! Puisque le coloris de mon estoffe vous a régalié l'œil, je veux vous satisfaire. Or çà, entrons au *Café des Cascades*, ici proche.

Ils entrèrent de compagnie, et ayant tiré le verrou à l'huis d'un cabinet particulier, la gente Renée dit hardiment à Pictis :

– Vous tenez à cet échantillon ?

– Oui, par Dieu, j'y tiens plus qu'à ma vie !

– Eh bien ! le voici : soyez aise.

Ce disant, de ses griffes roses, elle se mit à déchirer de haut en bas l'estoffe de satin, si bien que le peintre point paresseux de ses yeux aucunement, les jeta aussitôt dessus, et vit, – à ce que depuis il ma fait le conte, – la plus belle chose qu'il vît ni qu'il verra jamais, qui estoit ce gentil corps désacoustré et décorsiaqué, et cette blanche, jolie et tant belle charnure, qu'il pensa veoir les beautés de paradis.

Lors, se passa par façon approximative la scène décrite par le divin Théo en son livre de *Mademoiselle de Maupin*, qui a tant fait hurler comme loups et chacals les cagots, marmiteux et tartuffes de toutes sortes.

Y avait pourtant cette différence entre les deux déshabillés que Pictis, à l'encontre du héros de Théo, n'étoit point déguisé en ours : comptez d'ailleurs que c'était un ours bien léché, comme il apparaîtrait dans ses frimes amoureuses.

Renée, n'épargnant ni son satin ni ses dentelles, disait à tout instant, avec un rire lascif :

– Ne vous scandalisez point : c'est pour l'amour de l'art.

Pictis, jamais satisfait, répétait : « Encore ! encore ! »

Et la demoiselle au nez léger ripostoit : « Ne sçavois point, par ma foi, que l'art étoit si exigeant et si gourmand ! »

Puis, considérant d'un œil malin le joli monceau d'étoffes qui jonchoit le planchier de la chambre :

– Ceci n'est plus un échantillon ; fit-elle ; c'est tout un fonds de magasin.



– Regretteriez-vous déjà m’avoir échantillonné ? dit Pictis gentiment.

– Que non point, mon ami !... Mais, vous sçavez que c’est par pur amour de l’art.

– Lart n’est rien ! s’écria sacrilègement Pictis, la nature est tout !

Et il embrassa bien tendrement à plusieurs reprises la belle Renée, qui, le mois d’après, après cette séance de peinture, reçut, galamment encadré d’or, un portrait de femme demi-nue, au-dessous duquel était écrit, en menus caractères : *l’Échantillon*. Si vous avez bonne vue et bon souvenir, vous verrez cette toile maîtresse au Salon de l’an de grâce 1883.

Ce gentil conte véridique vous remémorera la bonne légende de saint Martin, baillant par charité chrétienne la moitié de son manteau à un paovre homme. Le cas de la belle Renée est de générosité pareille, mais moins méritoire au regard de Dieu ; vu que, quand saint Martin tailla en pièces son manteau, l’hyver était plein de rigueurs, tandis que, dans la

séance où Renée livra ses échantillons à Pictis, il y eut de grandes chaleurs et estouffements plus que je ne puis dire. Aussi croyez que Renée Maroni n'est point encore canonisée et ne le sera de longtemps.

D'UN JOLY PROCEZ

POUR CAUSE DE COCUAIGE

Voicy un beau et bon procez dont je quitterois volontiers la plume à mon compaignon Iules Moineaux, lequel, en ses *Tribunaux comiques*, a déjà conté gentiment l'histoire d'un honneste mari, travaillé malhonnestement par des « envies » de femme engroissée.

La mienne adventure que je vais dire est approchante de la sienne, mais non pareille : veu que le mary auquel j'ay affaire, n'est aucunement accusé de vol ny pillage ès baraques de la foire, mais bien uniment traqué devant les juges ès correction, pour délit flagrant de paillardise appelé vulgairement cocuaige, dont il a été prins et pincé en son domicile nuptial par sa propre épouse, ce qui est bien rigoureusement deffendu de par la loy.

Or, ce mary a espousé n'y a pas long temps une fort belle, accorte et honneste femme : laquelle estant devenue ronde par le mitan, ains que c'est l'us et coustume au neuvième mois du mariage, il en quitta l'entretien et l'amour pour fricasser de la belle fasson avecq une soubrette, dont le minois fripon et le blanchet tabellier lui avoient donné tout à trac dans l'œil, – voire dans les deux.

Bien imprudent estoit ce cocquin de mary ; car, comme dit saint Augustin, c'est une grande folie à un marié de requérir chasteté à sa femme, luy estant plongé au borbier de plaisirs charnels.

Celuy-ci, ne se contentant de bailler le méchant exemple à sa femme, offensoit encore Dieu et les mœurs comme un vray Diogènes cynique, en

cecy que, quand il faisoit venir la servante en son déduit, c'estoit en une chambre au ras de la chaussée, par-dessous celle de sa femme et dessous le lict où la dame reposoit son lourd fardeau de neuf mois.

Ce desdain et mespris conjugal dura moult jours et fascha fort sa femme qui, de désespoir et despit, s'accosta d'un commissaire de police, vestu d'une escharpe, et l'ayant fait venir sous bourre, elle fait surprendre et attraper son mary infidelle comme un moineau lascif pris au trébuchet.



Dont verbal fut dressé congrûment, et le procès en adultère s'en suivit comme vous l'allez ouyr tout au long :

LE PRÉSIDENT. – Or çà, vous le mary, vous avez esté appréhendé en fort vilain costume, dans la chambre basse... Qu'avez-vous à alléguer pour vostre deffense ?

LE MARY. – J'alléguerai que le mien costume n'estoit ny beau ny laid, veu que j'estois nud comme ver yssu de terre, par pluie printanière.

LE PRÉSIDENT. – N'aviez-vous point honte ny vergogne de vous montrer ainsi tout à vif, par-devant messire le commissaire ?

LE MARY. – Holà ! je n'avois point convié le commissaire à la petite feste et parade que je donnois.

LE PRÉSIDENT. – Ne vous mocquez point : l'affaire est grandement sérieuse, et plus qu'il ne vous paroît.

LE MARY. – Je ne me mocque point, d'autant qu'à ce jeu, de procez, je cours plus de fortune et de dangers que ne fait un soldat ou un marinier aux plus hasardeux périls de la guerre et de la mer.

LE PRÉSIDENT. – Je veois que vous avez de la révérence pour la déesse Thétis qui tient espée d'une main et balance de l'autre.

LE MARY. – Dieu fasse que la balance soit juste et que l'espée ne soit point trop tranchante.

LE PRÉSIDENT. – Fiez-vous-en aux juges qui vont juger votre cas, selon les règles et ordonnances de la souveraine équité... Dites-moi, prévenu, pourquoy, estant féru ou toqué de la soubrette, ne preniez-vous la poine et le dérangement d'aller vous déborder en d'autres lieux que le domicile conjugal ? Le commissaire n'y auroit veu goutte ou auroit bandé ses yeux avec la sienne escharpe.

LE MARY. – Je ne me plais point aux hôstelleries que je ne cognois pas.

LE PRÉSIDENT. – Honnye soit vostre humeur casanière ! Vous déraisonnez comme souris qui veut s'esbattre dans la souricière.

LE MARY. – Comment le prenez-vous, mon bon juge ? Ne pensez-vous point comme moi, que tant plus une entreprise est périlleuse et escabreuse, d'autant plus doit-on y prendre plaisir et s'en gaudir comme d'un vray triomphe ?

LE PRÉSIDENT. – Oh ! oh ! oh !... je suffoque !

LE MARY. – De quoy ?... Manquez-vous d'aër ?

LE PRÉSIDENT. – L'aër ne me manque point, non plus qu'à vous l'aplomb.

LE MARY. – N'allez pas m'arguer et inculper de trop grande hardiesse et de *toupet* rare, veu que je suis timide et chauve ; mais j'ay encore une aultre excuse ?

LE PRÉSIDENT. – Laquelle oserez– vous dire ?.. Ne réfléchissez–vous point que votre honneste épouse estoit lourde de vos œuvres et prête à donner à vostre maison une lignée digne d'elle et – non de vous, satané paillard !...

LE MARY. – Tout beau, c'est justement là l'excuse que je veux dire.

LE PRÉSIDENT. – Qu'entendez– vous par tel propos biscornu ?

LE MARY. – J'entends que toutes fois que mon espouse est en travail de Lucine, il m'advient à moy, son benoît époux, d'esprouver de folles envies, comme d'une femme engroissée.

LE PRÉSIDENT. – Oh ! quest–ce que cela encore ? Voudriez vous d'aventure en bailler à garder au tribunal ?... Ne raillez point, prévenu, ou je vais vous taper de ma fêrûle sur votre meschante teste !...

LE MARY. – Ne tapez point comme vous dites, mais escoutez– fraîchement... Cecy est un miracle non encore observé par les chimistes et les mediciens, mais Dieu m'en a faict don, sans doubte pour me punir de mes coupes et peschés. Lors donc que ma femme est empeschée, par le soin qu'elle met à ciseler quelque beau rejeton, comme une aiguière bien élaborée, gravée et sigillée, je me sens des haut– le–cœur étranges, et mon envie folle est de taster de la soubrette.

LE PRÉSIDENT. – La cause est ouye. allez vous seoir !

Après longue et meûre délibération, le tribunal se remet en selle, et renvoie le procès à huitaine pour enquêter par les sçavants mediciens et docteurs sur cette grave question, à sçavoir, si : « Le mary d'une dame enceinte peut avoir l' envie d'une soubrette. »



D'UN GENTIL
COUP DE COULEUVRINE
QUI FUST
ACCOMPAGNÉ DE PLUSIEURS
AULTRES

C'est une coustume quotidienne en la belle et inclyte cité d'Alger, de tirer au matin un fort coup de bombarde, poudrée à blanc, pour faire salut et dire bon jour au soleil qui accommance à monstrier son né derrière les montagnes kabylianes.

Vers la quatrième heure en été, vers les six heures matutinales, dans l'hyver, les marins appostez dans un fortin du milieu de l'eau guettent l'aurore juste au moment qu'elle vient s'arregarder coquettement dans le miroër des flots qui répercutent son imaisge fraische et rosée, mettent aussitôt le feu aux poudres, et « *Bou !* » le tonnerre esclatant rebondit avecq fracas à tous les échos d'entour.

A cettuy *Boum !* tous les fregattes et gallères du port se mettent en joyeux bransle, et la fourmilière humaine, grouillante et remuante comme pas une aultre, se frotte les yeux du poing pour mettre ses cottes et chausses à

l'endroit et non à l'envers. L'un dit : : « Mauldit soit ce coup de couleuvrine qui me reveigle tous les matins comme un meschant coq d'enfer » ! L'autre, sautant de sa paillasse comme une puce, dit : « Beni soit cettuy pet de canon qui m'empesche de m'alanguir et dorlotter faignantement dans la plume chaude du lit ». 'Un aultre, poussant sa femme du coude, non pour entrer en jouxte, lui dit d'une voix enrhumée : « Ouste ! ouste ! démarre tôt d'icy, belle endormie, et dépesche d'aller ouvrir les vollets ès boutique » ! Enfin, un chacun a son propos familier et dit son mot sur ce coup de resveille-matin.

Je cognois un jeune et honneste couple phocéan, arrivé y a six ans de la Cannebière pour coloniser la terre africane, dont l'ouye délicate et non accoustumée à la bombarde fust d'abord fortement esbahie et molestée de ce coup de canon qui déchaussoit les vitres ès croisées et faisoit voleter la poussière dessus les tapiz.

Le premier matin, le mary se dressa tout à trac sur son double quartier :

– Par Dieu, s'escria-t-il, ce sont les *Teurs* (Turcs) qui nous canonnent !... Passe-moy mon couteau de chasse autour des reins, que j'aille un petit en découudre.

– Té, respondit la femme, ton couteau de chasse, il est dedans la malle, tout au fond de la malle.

– S'il n'estoit pas tout au fond de la malle, les *Teurs* passeroient un villain quart d'heure... Alors, s'il est au fond de la malle je me recouche.

L'endemain matin, la couleuvrine tonna comme à l'ordinaire :

– Té, dit le mary, il paraît que ce n'est pas les *Teurs*... C'est sans doute un remuement de la terre qui dansse de fasson volcanique

– Oh ! crois-tu ? fait la femme prinse de frayeur et vezarde.

– Si je le crois : tu vas voir... La maison va être secouée comme un vieux preunier, à l'haleine du mistral... Tiens-toi bien, femme, cramponne-toy bien à ton pôvre bougre de mary qui t'aime bien.

Elle se cramponna, mais la terre ne bougea non plus qu'une vieille souche, et il n'en fust rien aultre chose, sinon qu'à force de crampon, le mary avait des bleus et lézardes par tout le corps.

Au troisième matin, quand la caronade eut joué son jeu, le mary phocéan se print à rire très fort de telle fasson que la mèche de son casque de nuit se

trémoussait de haut en bas, et semblait s'esclafier pareillement :

– Je cognois ce que c'est, leur caronade : c'est une feumisterie simplement !

– Quelle feumisterie ? dit la femme.

– Pour faire de la fumée pour rire, quoi !... Une farce tout bestement. Chaque matin, M. le capitain des gallères du port brusle sa poudre pour dire, avecq la gueule de son canon, aux honnestes Algériens : « Phœbus quicte son lit, c'est fini de dormir : amusez-vous, bonnes gens. »

– M. le capitain est vrayment bien poli.

– Je te crois, reprit le mari pho céan. Il nous dit de côser : côsons donc.

– Drolle de pays tout de mesme, fait la femme ! Lors s'il n'y avait pas le canon, les Bédoucines ne côseraient jamais dessus l'oreiller.

– Ils n'y songeroient mesme pas, tant cette espèce est paresseuse de la teste, du corps, de la langue et de tout... Faut les secouer et le gouvernement les secoue, té ! C'est son devoir !

– Pécaïré ! répondit la femme, le gouvernement se donne bien du martel en teste pour les Bédouennes ; il n'en feroit pas tant pour les pôvres petites femmes de Marseille.

Lors chaque matin, à la prime aubade du canon, les deux époux phocéens s'esveiglioient gentiment et faisoient un bout de *cosette* matinale, ayant d'yssir du lict. Quelquefois, le charme du doux parler leur estoit si plaisant qu'ils en oublioient l'heure et sembloient attendre la bonne fortune d'un nouvel esclat de couleuvrine pour se lever et vacquer aux affaires du négoce.

De telle sorte, mes amis, qu'au bout de six années de caronade belle et bonne, et quotidienne aussi (notez ce point !) la dame phocéane, qui estoit jeune et jolie et appétissante (ne l'ai-je point dit ?) estoit devenue déjà quatre fois ronde par le mitan, dont elle avoit donné à son mary une lignée de bonne espèce et belle mesure, laquelle ne s'arrêtera point en si belle voie, je l'espère, car le canon du port va toujours bon train et y a encore moult de poudre non bruslée dans les magasins.

Voyez comme Dieu, aydé en cela par le capitain des gallères d'Alger, bénit chauldement de là haut les causeries entre mary et femme, faites

matinalement de bonne amitié !...

Ah ! si le canon ne servoit jamais à aultre chose plus villaine, combien je l'aymerois et embrasserois de bon cœur sur la gueule !...

J'ai ouy conter, de cette même sorte, l'histoire d'une demi-mondane, aultrement dite cocotte, qui, ayant son logiz au-dessus d'une mécanique-fermeture de boulangier, laquelle grinçoit et se démenoit avant le jour, la paouvre femme esveigliée devant l'au be, s'en douloit fort et disoit amèrement :

– Faudra que je déménage d'icy, car au coup de *crac-crac* de la mécanique ces messieurs ne me laissent jamais tranquille !...

De quels messieurs parloit-elle ! je vous le laisse à penser... Mais en voilà assez pour une journée d'histoires, et vous n'en aurez plus d'autres cette fois. car je ne suis pas si beste de vuyder tout mon sac en un jour.





lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

***Messire Bourdeau de
Bourdeille (Émile Villemot). Le
Petit Brantôme de poche.
Illustré par Loir Luigi***

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6572101q>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses

partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et

notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. LE PANIER DE VOLAILLE
3. DE LA VENGEANCE SATANIQUE D'UNG CONCIERGE
4. D'UNG CAPITAN ÈS CAVALERIE QUI FEIT LE PATISSIER.
5. D'UNG COMÉDIAN QUI ESTOIT MUET COMME CARPE
6. DE LA CHASSE AUX LAPINS
7. D'UNG JOYEUX DEVIS ENTRE SARAH BERNHARDT ET MARIE COLOMBIER.
8. DE L'ADVENTURE D'UNE HONNESTE DAME ET DU SIEN JARDINIER.
9. COMMENT UNG PRÉFECT A POINGNE FUT FAICT OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR.
10. FAUT-IL BAILLER DES ESCUS AUX DAMES.
11. LE REVEIGLION DE NOEL
12. POURQUOY LE DIABLE N'HA PLUS DE CORNES
13. LE CAS DE LA VIEILLE
14. DE L'ÉPREUVE FRANC-MAÇONNIQUE D'AMOUR
15. L'HEUR ET L'HEURE DE L'ABSINTHE
16. LE CRAMPON D'UNE HONNESTE DAMOYSELLE
17. COMMENT LE TENORINO POUPOUL FUT EMPESCHÉ DE CHANTER
18. JOYEULX DEVIS SUR SA MAJESTÉ LE MELON
19. ESPITRE A DAMOYSELLE COLOMBINE ÈS GAZETTE « GIL BLAS »
20. UNG ACCIDENT ÈS VOIES FERRÉES
21. DE DEUX MIGNONNETTES QUI S'ENTR'AYMOIENT
22. D'UNE COUTUME NUPTIALE DU PAYS BRETON.
23. L'ENLÈVEMENT D'UNE DAMOYSELLE
24. A QUOY SERVENT LES GAZETTES

25. ADVENTURE DE LA COURONNELLE COCQUEBIN AVEC UNG
OFFICIER D'ESTAT-MAJOR
26. D'UN FESTICHE COMME ON EN VEOIT PEU
27. DE L'IMPROMPTU D'UNE DANSEUSE LÉGIÈRE.
28. L'ESCHANTILLON D'ESTOFFE
29. D'UN JOLY PROCEZ POUR CAUSE DE COCUAIGE
30. D'UN GENTIL COUP DE COULEUVRINE QUI FUST
ACCOMPAGNÉ DE PLUSIEURS AULTRES
31. À propos de cette édition numérique